

LES SOTTISES
ET
LES FOLIES
PARISIENNES.

SECONDE PARTIE.

THE UNITED STATES

OF AMERICA

DEPARTMENT OF THE INTERIOR



WASHINGTON, D. C.

LES SOTTISES
ET
LES FOLIES
PARISIENNES;

AVENTURES DIVERSES, &c.

*Avec quelques Pièces curieuses & fort
rares :*

*Le tout fidèlement recueilli par M.
NOUGARET.*



A LONDRES,

Et se trouvent à PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-
Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

LES SOTTISES

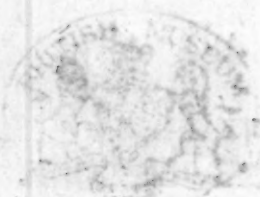
LES FOLIES

PARIS

AVANTURES DIVERSES, etc.

de l'abbé de la Rivière, de l'Ordre de Saint-Benoît.

Le Livre de l'abbé de la Rivière, de l'Ordre de Saint-Benoît.



A. FONDRE

Imprimeur à Paris

chez M. de la Rivière, de l'Ordre de Saint-Benoît.

Le Livre de l'abbé de la Rivière, de l'Ordre de Saint-Benoît.

Le Livre de l'abbé de la Rivière, de l'Ordre de Saint-Benoît.



LES SOTTISES ET LES FOLIES *PARISIENNES.*

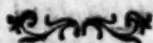
SECONDE PARTIE.

REVENONS aux principales escroqueries & aux vols les plus considérables faits à Paris. Trois filous s'avisèrent de porter au Mont-de-Piété quelques pains de cire jaune, sur chacun desquels on leur prêta cinquante francs. Peu de tems après, ils en envoyèrent une charrette toute chargée, & reçurent une somme considérable. Ils revinrent pour la troisième fois ; mais un Huissier-Priseur, plus fin ou plus défiant que ses confrères, ayant voulu casser un

II. Part.

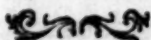
A

de ces pains , ne put y réussir , & s'aperçut enfin , que c'était du bois revêtu de cire.



UNE jeune domestique , âgée de seize à dix-sept ans , pressée par une vieille femme à qui elle devait quelque argent , pour en avoir été logée & nourrie lorsqu'elle se trouvait sans condition , eut la faiblesse de dérober à la maitresse chez qui elle servait , un mauvais déshabillé , qu'elle alla vendre , & dont elle retira cent sous. Les personnes chez qui elle était s'aperçurent du vol dès le même jour , & la Bourgeoise , qui vit qu'elle avait un casquin de moins , courut aussi-tôt la dénoncer , sans avoir égard à l'âge de sa servante , & aux circonstances qui avaient pu la porter à se rendre coupable. Quelques personnes charitables , à qui la jeune fille avoua sa faute , se hâtèrent de racheter l'effet volé , & le rendirent à celle à qui il appartenait. Mais il n'était plus tems ; la pauvre malheureuse fut arrêtée & conduite en prison , & bientôt après condamnée à être pendue. La potence était dressée , le bourreau s'était déjà saisi de sa proie , le peuple assemblé attendait

que la v^{ct}ime parut, lorsqu'en descendant l'escalier du Châtelet, un homme bien-faisant parvint à lui dire deux mots à l'oreille. Elle s'arrêta sur le champ, demanda à parler au Lieutenant Criminel, & déclara qu'elle était grosse des œuvres de son maître. A ces mots, tout fut suspendu; on la ramena en prison pour avoir l'avis des Médecins & des Sage-Femmes. Tout intéressait en faveur de cette infortunée; on présume que des personnes du premier rang ont obtenu la grace, de l'humanité de notre jeune Monarque. Le mensonge lui semblait la chose la plus odieuse; l'approche d'une mort effrayante put seule la contraindre à changer de façon de penser. Elle avait tant de candeur, que quelqu'un lui ayant reproché d'avoir tout avoué lors de ses différens interrogatoires: — « Oh! Monsieur, reprit-elle, » il n'est pas permis de mentir à la Justice; » j'aime mieux mourir que d'être damnée ».

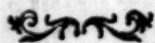


VOICI une histoire beaucoup plus touchante que celle qu'on vient de lire. Catherine, jeune paysanne, quitta son village pour venir être servante dans la

capitale de la France. Quoiqu'entourée de périls que l'on connaît peu dans les Hameaux, elle fut conserver l'innocence & la candeur des habitans de la campagne ; elle était belle ; sa simplicité & sa vertu lui donnaient de nouveaux agrémens. Le maître de Catherine, non-seulement la trouva jolie, mais en devint éperdûment amoureux. La sagesse de sa servante l'étonna ; ses desirs s'en irritèrent, & il mit en vain en usage tous les artifices de la séduction, propos flatteurs, sermens d'aimer toujours, promesses d'une grande fortune. L'estimable créature n'en concevait pas plus d'orgueil, elle pensait qu'il n'y avait rien de si naturel que de regarder l'honneur comme un trésor au-dessus de toute chose. L'homme vil, qui était indigne d'éprouver les délices de l'Amour, voyant ses soins, ses efforts inutiles, résolut de perdre l'objet de sa criminelle tendresse, & forma le projet le plus noir & le plus abominable. Il congédie sa malheureuse servante ; & lorsqu'elle faisait emporter une petite cassette qui renfermait ses hardes, il crie qu'il est volé. On arrête aussi-tôt l'infortunée, on visite ses effets, & l'on y trouve deux couverts d'argent que le

monstre y avait furtivement glissé. La déplorable Catherine est plongée dans un cachot, & réputée coupable de vol; vainement elle pleure, elle gémit, elle proteste qu'elle est innocente, qu'elle n'a jamais rien dérobé; la loi s'est élevée contre elle; les Juges, malgré la pitié qui les sollicite en sa faveur, sont contraints de prononcer.... la vertu même subit la punition du crime. Un Chirurgien, fameux Anatomiste, retire, à prix d'argent, le cadavre des mains de l'Exécuteur; il se hâte de le faire transporter chez lui, où son frère se trouve par hasard: c'était un Religieux respectable, dont les cheveux blancs & la physionomie austère inspiraient une sorte de vénération. Le pieux Cénobite, à la vue du cadavre, est ému de compassion: — « Avoir été » si jeune dans le vice, dit-il, & avoir » mérité une mort prématurée & ignominieuse » ! — Cependant le Chirurgien croit s'être apperçu que l'infortunée respire encore; il lui prodigue tous les secours de son art; elle reprend l'usage de ses sens, elle ouvre les yeux, les tourne sur le Religieux; & frappée de son air imposant & vénérable, elle s'imaginer être en présence de Dieu même; elle se

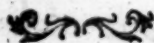
lève, va tomber à ses pieds, les embrasse avec transport, & s'écrie: — « Ah! » Père Eternel, vous sauvez mon innocence »! — Ce cri est pour le Religieux & pour son frère celui de la vérité; ils prennent le plus tendre intérêt à cette malheureuse victime des passions des hommes; ils la comblent de présens, & la font passer secrètement dans une campagne éloignée. Mais elle fut longtemps à recouvrer parfaitement l'usage de la raison; le supplice infâme qu'elle avait subi déranger ses organes; pendant plusieurs mois on la trouvait nuit & jour à genoux, les mains jointes, versant des larmes, & répétant sans cesse ce qu'elle avait dit à ses Juges: — « Messieurs, Messeigneurs, je vous assure » que je ne suis point une voleuse ».



ON s'appercevait depuis quelque tems, avec la dernière surprise, qu'il disparaissait presque chaque jour un couvert d'argent chez une personne de grande qualité. Etonnée d'un vol si souvent répété, & desirant d'en connaître l'auteur, la personne si souvent volée fit observer tout son monde, ainsi que les gens des amis

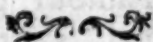
qui mangeaient ordinairement chez elle ; mais on ne put rien découvrir , & le maître-d'hôtel lui dit qu'il répondait de la probité de tous les domestiques de la maison. Enfin , ne sachant plus quel moyen employer , M. de *** eut recours à M. le Lieutenant de Police , qui lui promit qu'un Exempt ou Inspecteur , fameux pour avoir fait les captures les plus difficiles , trouverait l'adroit filou , si la chose était possible. L'Exempt de Police , après avoir réfléchi de quelle manière il s'y prendrait , dit à M. de *** , qu'il fallait qu'il lui permît de venir manger à sa table , vêtu en homme de la première distinction , & qu'il se fit servir par deux laquais à grande livrée , mais qui ne seraient tout simplement que des mouches ou espions. L'Exempt eut le bonheur de réussir dès le premier jour qu'il s'occupa de cet objet ; il vit l'un des convives glisser furtivement une cuiller & une fourchette dans sa poche. Les observations de ses deux accolites s'étant rencontrées avec les siennes , il offrit au filou une prise de tabac en sortant de table , ainsi qu'il en était convenu avec M. de *** , afin de le lui faire connaître. L'homme de qualité les fit aussi-tôt passer

l'un & l'autre dans son cabinet , & conseilla au voleur de couverts de se fouiller lui-même , & de restituer ce qu'il venait de prendre. Qu'on se représente la confusion & la honte de cet homme , qui jouait un rôle brillant dans le monde , & dont la fortune consistait au moins en trente-mille livres de rente. On trouva chez lui , dans un endroit écarté de son appartement , trois ou quatre douzaines de couverts d'argent , qu'il avait dérobés chez ses amis. Afin d'éviter l'éclat , par égard pour sa famille , on le renferma comme fou dans une maison de force. On prétend que lorsqu'il se vit pris sur le fait , il chercha , par une plaisanterie , à repousser la honte dont il était couvert. « Je ne suis point coupable de vol , » s'écria-t-il , puisque Monsieur m'a souvent répété , qu'il y avait chaque jour » chez lui un couvert pour moi ».

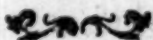


CETTE anecdote me rappelle qu'un homme très-riche avait aussi tellement l'habitude de voler , qu'il ne pouvait s'empêcher de prendre tout ce qui lui tombait sous la main. Son valet-de-chambre ,

qui le suivait toujours , avait soin de rapporter les effets volés.

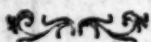


UNE autre personne , d'un état distingué , se sentant les plus funestes penchans , avait , dans une armoire , la représentation en petit , des roues , gibets , & autres supplices qui servent à la punition des criminels : il allait tous les jours considérer ces tristes objets , afin que leur vue étouffât en lui ses malheureuses dispositions naturelles , en lui montrant toute l'horreur d'une mort ignominieuse.



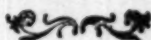
UN fils de famille était assez pervers , pour aller souvent la nuit attendre les passans au coin d'une rue , & leur voler leur montre ou leur bourse. Ce misérable s'étant emparé de la sorte d'une très-belle montre à répétition , se hâta de se rendre chez lui , sans faire attention qu'il était suivi de loin par la personne à laquelle il venait d'enlever un bijou précieux. Cette personne alla le lendemain , de grand matin , trouver le père du jeune homme , & lui avoua ce qui s'était passé

la nuit précédente. Quel coup de poignard pour un tendre père , aussi rempli de probité que d'amour pour ses enfans !
 « Ah ! Monsieur , s'écria ce respectable
 » vieillard , vous venez de me donner le
 » coup de la mort. Cachez , je vous en
 » conjure , le crime du malheureux qui
 » me déshonore. Vous allez ravoïr votre
 » montre ; & vous verrez que la justice
 » paternelle est aussi sévère que celle
 » qui tient le glaive des loix ». — A ces
 mots il passe dans la chambre de son fils ,
 & apperçoit la montre volée. Il lui de-
 mande d'où il tient ce bijou ; & comme
 il hésite à répondre , troublé par la vue
 de la personne qui accompagne son père :
 « Malheureux ! reprend le vieillard , le
 » ciel a permis que je sois instruit de
 » ton infâme conduite ; il vaut mieux
 » que tu périsses de ma main , que de
 » celle du bourreau » : — & il lui brûle
 la cervelle d'un coup de pistolet.



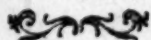
ON assure qu'un de ces êtres amphi-
 bies qui n'ont de Prêtre que l'habit qu'ils
 portent , se consolait du célibat avec une
 jeune & jolie Gouvernante , dont une
 grossesse indiscrete vint troubler les mis-

térieuses amours. M. l'Abbé, ne voulant pas de témoin indiscret, imagina de faire boire à l'excès un valet d'écurie de la maison où il logeait; & l'ayant réduit à l'état d'ivresse le plus absolu, de concert avec la Gouvernante, il le transporta dans le lit de celle-ci; & des gens apostés déclarèrent les avoir vus couchés ensemble; en sorte que M. l'Abbé prétendait le contraindre à épouser sa servante. Mais le garçon d'écurie soutint qu'il était physiquement impossible qu'il fût l'auteur de la grossesse, & demanda à prouver son dire. Que M. l'Abbé fut surpris & confus, lorsqu'on reconnût que le père dont il avait fait choix, n'était autre chose qu'une fille! Les juges ayant demandé à cet Hercule féminin, pourquoi il avait ainsi déguisé son sexe, il répondit que comme les domestiques femelles gagnaient moins que les hommes, & qu'il se sentait assez de force pour faire les travaux de ces derniers, un intérêt louable l'avait engagé à se travestir.



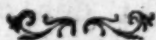
ON a jugé dernièrement, au Parlement de Paris, une cause assez bizarre. Une jeune femme de Ville-Juif, village

près de la Capitale , quittée par son mari , fit , pendant quelques années , beaucoup de recherches pour découvrir ce qu'il était devenu : comptant y être parvenue , d'après un extrait mortuaire qui lui fut envoyé de Hollande , elle prit le parti de se remarier. Au bout de dix - neuf ans , le premier mari reparut dans une espèce d'opulence ; il réclama sa femme , & elle s'empressa de se rejoindre à lui. Mais le second , abandonné si lestement , & qui en avait eu un garçon , âgé pour lors de seize ans , s'adressa à la Justice , pour qu'au moins cet enfant né dans un mariage contracté selon les loix , ne pût être réputé bâtard. Conformément aux conclusions de M. Séguier , sur ce que la femme avait eu lieu de se croire veuve , & que le second mariage avait été dans la bonne-foi , l'Arrêt , en ne maintenant que le premier , déclara que l'enfant du second hériterait de ses père & mère , comme les autres enfans qu'ils pourraient avoir légitimement chacun de leur côté.



A l'attachement conjugal de cette femme , opposons le procédé extraordi-

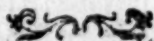
naire d'un époux plus qu'infidèle. Le 21 Janvier 1777, le nommé Kinot, Laboureur à Pontefract, en Angleterre, vendit sa femme pour une demi-guinée à Robert Rider, Amidonnier; il la traîna lui-même avec un licol qu'il lui avait attaché, jusques chez l'acheteur, qui demeurait assez loin de sa maison. Les pleurs de cette femme, les cris lamentables de ses trois enfans, ni les murmures d'une populace nombreuse, ne purent émouvoir l'indigne mari.



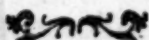
Au commencement de l'année 1779, le Parlement de Paris prononça un Arrêt dans une cause singulière, & que voici en substance : Deux particuliers d'un village du Bas-Poitou, avaient une tante âgée de plus de quatre-vingts ans, & qui jouissait d'une sorte d'aisance. Craignant qu'elle ne vînt à décéder sans les avoir institués ses légataires universels, ses neveux imaginèrent de suivre à-peu-près la marche que Regnard a tracée dans sa Comédie du *Légataire* : ils formèrent le projet de faire dicter un testament par la femme de l'un d'eux à des Notaires, à qui ils persuaderaient que c'était leur

tante. En conséquence de leur stratagème , ils se rendirent chez un des Notaires de la ville de Fontenay-le-Comte , & le prièrent de se transporter , avec un de ses confrères , au domicile de leur tante , pour y recevoir son testament. Le Notaire refusa d'abord ; mais il céda enfin aux prières & aux instances des neveux , qui lui dirent qu'il était de la plus grande importance qu'on ne l'aperçût point dans l'endroit que leur tante habitait , parce que des voisins jaloux & avides mettraient des entraves à la générosité de leur bienfaitrice. Le Notaire était bien éloigné de soupçonner que ces précautions étaient des pièges qu'on lui tendait pour le mettre dans le cas de prêter son ministère à un faux. Au jour & à l'heure convenus , il partit avec un de ses confrères , accompagné d'un des neveux. Ce neveu les conduisit au milieu de la campagne ; & après plusieurs heures de marche pendant la nuit , ils arrivèrent à une maison que leur conducteur leur dit être celle de la vieille tante. Les deux Notaires , en entrant , trouvèrent l'autre neveu , qui les pria de ne point faire de bruit , & de passer dans la chambre où était la testatrice.

Ces deux Officiers s'approchèrent du lit de la prétendue octogénaire, & lui ayant fait différentes questions, le son de la voix de cette femme leur inspira des soupçons. Pour les dissiper, ils tirèrent les rideaux, & approchèrent avec une lumière. Ils apperçurent alors une femme qui, malgré l'attention qu'elle avait de se couvrir le visage, ne paraissait pas avoir trente-six ans. On se doute bien qu'ils refusèrent de recevoir le faux testament qu'elle devait leur dicter. Indignés de cette supercherie, les Notaires sortirent sur le champ, en menaçant les neveux de dénoncer leurs manœuvres criminelles à la Justice. Le ministère public rendit bientôt plainte contre les trois coupables (les deux neveux & la nièce). Sur l'information faite à Fontenay - le - Comte, ils furent arrêtés & mis en prison, & condamnés, par la Sénéchaussée, à être flétris & aux galères, & la nièce au blâme. Mais le Parlement de Paris rendit un Arrêt qui condamna simplement les deux particuliers au blâme, & à une amende de trois livres, & mit la femme hors de Cour.



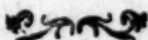
IL serait impossible de faire mention des astuces ou tromperies en tout genre qui se pratiquent dans cette vaste Capitale ; il s'en faut beaucoup que je les aye toutes rapportées dans le singulier Roman que j'ai publié il y a quelques années (1). En voici quelques-unes dont je n'avais point parlé , & qui pourront peut-être amuser le Lecteur. Plusieurs riches Marchands savent bien faire leurs affaires avec certains jeunes gens de famille ; ils leur vendent bien cher , & sur de bonnes cautions encore , des bijoux qu'ils font racheter ensuite pour très-peu d'argent comptant.



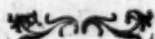
QUE de ruses employe-t-on chaque jour dans les académies de jeu ! Quand l'escroc se trouve aux prises avec un novice, il a grand soin de cacher son jeu & de laisser gagner les premières parties. Mais c'est aux paris que l'on y dupe sur-tout

(1) Il est intitulé : *Astuces de Paris, où l'on voit les ruses que les intrigans & certaines jolies femmes mettent communément en usage pour tromper les gens simples & les Étrangers* : 2 vol. Paris, Cailleau, 1778.

les gens simples : l'escroc , assis autour d'un tapis verd , a des camarades qui le regardent jouer ; ils gagent pour lui , & partagent ensemble le gain qu'ils font sur les Spectateurs faciles ou trop avides.

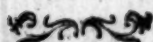


LA plupart des cochers s'entendent avec les voituriers qui leur vendent la paille ou le foin ; le prix dont ils conviennent n'est que fictif , & il leur en est rabattu quelque chose lorsqu'ils sont tête-à-tête avec le Marchand.



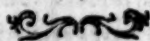
LES Maquignons sont encore plus fins pour leurs intérêts : lorsqu'ils mettent en vente un cheval boiteux , ils ne manquent pas de le faire courir auparavant , afin de l'animer ; & le piqueur qui l'essaye , le fait galoper si rapidement , qu'il est impossible de s'appercevoir de sa marche inégale. S'il est lunatique , il attend la pleine-lune pour le montrer aux acheteurs , parce qu'alors les yeux d'un tel cheval sont parfaitement beaux. Si c'est une rosse sans vigueur , il la rend frin-

gante en lui mettant du poivre sous la queue.



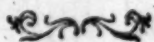
BEAUCOUP de personnes se trouvèrent incommodées pour avoir pris, dans un Café, des glaces que l'on avait colorées avec du cuivre.

Cette tromperie si condamnable m'en rappelle une autre du même genre, rapportée dans la *Gazette de Santé*, d'après les *Ephémérides d'Allemagne*. L'Ambassadeur d'un grand Prince à la Haie, invita quelques personnes distinguées de l'un & l'autre sexe à un repas somptueux; il y fit servir des huitres vertes que l'on croyait venir des côtes d'Angleterre; mais tous ceux qui en mangèrent se trouvèrent mal sur le champ, vomirent avec des efforts horribles, & eurent bien de la peine à se rétablir. A force de recherches & d'informations, on découvrit que le vendeur d'huitres en avait teint une quantité avec du verd-de-gris, afin de les faire passer pour de véritables huitres d'Angleterre.



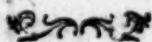
COMME, dans le mois de Janvier 1777,

les rues de Paris étaient fort embarrassées par les carrosses , à cause de la neige & de la glace , sur-tout celle Saint-Honoré , des filoux avaient imaginé de saisir les passans au travers du corps , & de leur faire faire une pirouette lorsqu'il venait une voiture , en criant : — « Mon- » sieur , prenez garde » ! — & ils vous escamotaient votre mouchoir ou votre montre ; encore les remerciait-on bien.



IL est des filoux d'une autre espèce : ils feignent de ramasser à vos pieds de prétendus bijoux de prix , & vous les vendent à bon marché , si vous êtes assez simple d'acheter du cuivre pour de l'or , ou du verre coloré pour du diamant. Un de ces hommes industrieux parvint à attraper un particulier très-défiant , & qui se croyait au fait de toutes les ruses possibles : il parut ramasser , à quatre pas du particulier soupçonneux , une bague qui avait tout l'air d'être d'une certaine valeur ; c'était une cornaline , enveloppée dans un petit papier , sur lequel était écrit une reconnaissance d'un Orfèvre , qui déclarait avoir monté en or la cornaline ci jointe , & avoir reçu de M. Damis

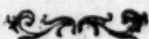
la somme de trente-deux livres dix sous. A la vue de ce titre authentique, le particulier ne fit nulle difficulté de donner dix-huit francs de cette bague, qui se trouva ne valoir, tout au plus, qu'une trentaine de sous.



CEUX qui font le plus bel usage de leur fortune en l'employant à l'acquisition d'excellens tableaux, & de bonnes gravures, éprouvent aussi différentes tromperies. Les Marchands d'Estampes un peu adroits savent persuader à certains Amateurs, que quand une estampe moderne est mise au jour, ils ne tiennent rien s'ils n'ont cette estampe avant telle ou telle marque. Ils donnent, par ce moyen, l'alerte aux Amateurs qui s'empressent d'avoir de ces épreuves recherchées, qu'on vend d'autant plus cher, qu'il se présente d'acquéreurs. Le jour même que l'estampe *du Gâteau des Rois* parut, un colporteur de gravures, très-connu par son habileté à former des spéculations sur l'ineptie de ses pratiques, avait des épreuves de trois différens prix, l'une à 16 livres, l'autre à 24 liv. & une troisième à 36 livres. Pour persuader à l'Amateur

qu'il ne devait point hésiter de donner ce dernier prix, il lui faisait remarquer que l'épreuve qu'il lui présentait était avant l'adresse de l'Auteur. Il avait taxé à 24 liv. les épreuves où se trouvait, dans l'inscription du bas de l'estampe, un point mal placé; & à 16 liv. celle où l'on voyait au haut de l'estampe, la date du jour que la planche a été commencée.

Il est encore bon de remarquer au sujet de cette espèce d'agiotage, que l'épreuve même avant la lettre, n'est pas toujours une première épreuve, depuis que l'on a vu le propriétaire de plusieurs planches recherchées, couvrir lui-même l'écriture de ses planches, & en faire tirer des épreuves sans lettres. Il les glissait ensuite dans des ventes publiques, afin de mieux surprendre les *Curiolets*, & riait le premier en recevant leur argent.



Voyons maintenant quelques-unes des tromperies qui se pratiquent dans la vente des tableaux. Ceux qui en font le commerce n'enchérissent les uns sur les autres que pour la forme; de sorte que les tableaux leur sont adjugés au trois quarts de leur valeur; & le partage qu'ils font

ensemble du bénéfice, s'appelle entr'eux *révision*.

Quand un Amateur possède un bon tableau dans son cabinet, ils mettent tout en usage pour l'en dégoûter, afin de l'avoir à vil prix.

Dans les achats que fait l'Amateur, ils ne l'engagent à bien payer, qu'autant que le vendeur est de leur connaissance, ou qu'ils en reçoivent secrètement une gratification.

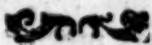
D'autres fois ils simulent des ventes publiques, les garnissent de mauvais tableaux, qu'ils enchérissent les uns sur les autres, jusqu'à ce que quelque prétendu Amateur donne dans le piège.

S'il leur reste une croûte dont ils n'aient pu se défaire, ils la noircissent, l'enfument, & la portent mystérieusement chez une personne qui leur est affidée; après quoi ils vont dire à l'Amateur facile à tromper, que quelqu'un veut vendre un chef-d'œuvre, dont il ignore le mérite; qu'ils n'ont point fait cette précieuse acquisition, parce qu'ils manquent d'argent pour l'instant; mais qu'ils sont charmés de la procurer à l'homme estimable à qui ils en parlent.

Un de ces rusés Brocanteurs s'avisa de

se présenter chez un Amateur , vêtu en grand deuil , en pleureuses , les cheveux épars , & lui dit , la larme à l'œil , que son père venait de le laisser orphelin , & qu'il avait , pour héritage , une quantité de tableaux.

Mais le meilleur tour de ces sortes de gens est celui-ci. L'un d'eux pria un riche Tapissier de lui garder , pendant qu'il irait à une vente , un tableau qu'il avait sous son bras. Au bout de quelques instans , un particulier aposté exprès , feignit de marchander des meubles , & s'informa du prix du tableau déposé. Le Tapissier répondit qu'il ne pouvait le vendre , attendu qu'il n'était point à lui , — « Eh bien , répliqua le quidam , si vous » me le faites avoir pour cent louis , » je vous en promets quatre , pour vous » témoigner ma reconnaissance ». — Le Brocanteur étant venu chercher son tableau , le Tapissier lui en offrit douze-cens livres : il croyait duper ; mais ce fut lui qu'on prit pour dupe. Il ne put l'avoir à moins de deux-mille livres , qu'il paya comptant ; & il attend encore celui qui devait le lui acheter.

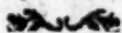


LES coiffures bizarres qui enveloppent & surchargent la tête des femmes, sont une espèce de prestige par lequel on séduit ou trompe nos yeux; en effet, un visage large & joufflu paraît d'une petitesse extrême; & une physionomie de peu d'apparence semble acquérir tout-à-coup un embonpoint que la Nature lui avait refusé. Les Coiffeurs répandus dans cette Capitale ont un tel amour-propre, que l'un d'eux ayant publié un Traité analogue à sa profession, s'y exprime de la sorte: — « De tous les Arts, celui de
 » la coiffure devrait être un des plus estimés. Ceux de la Peinture & de la
 » Sculpture, ces Arts qui font vivre
 » les hommes des siècles après leur mort,
 » ne peuvent lui disputer le titre de confrère; ils ne peuvent disconvenir du besoin qu'ils en ont pour finir leurs ouvrages. Souvent il leur faut des modèles
 » pour diriger leur imagination & leurs
 » mains; soit qu'ils l'employent d'eux-mêmes, ou qu'ils le copient d'après
 » l'art du Coiffeur, il est un fait qu'ils
 » ne peuvent se passer de cet Art: ainsi,
 » ils vont donc de pair ensemble.... Il
 » est, sans contredit, le plus brillant de
 » tous, puisqu'il met tous les jours
 » l'Artiste

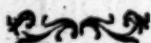
» l'Artiste à portée d'approcher tout ce
 » qu'il y a de plus grand, de plus beau
 » & de plus précieux au monde. En outre,
 » il faut qu'à l'aspect d'une phisionomie
 » il devine tout d'un coup le genre
 » d'accessoire qui lui conviendra; il faut
 » qu'en se soumettant à la mode générale,
 » il la maîtrise cependant par des modi-
 » fications particulières; il faut qu'une
 » femme, en paraissant coiffée comme
 » toutes les autres, le soit pourtant encore
 » plus à l'air de son visage: par conséquent
 » il n'y a pas de toilette où l'Artiste qui
 » opère dans ce temple flatteur, ne re-
 » nouvelle, à chaque instant du jour, le
 » plus difficile des prodiges de la Nature,
 » celui d'être toujours uniforme, & cepen-
 » dant toujours varié dans ses productions ».

Un Coiffeur, établi dans le Marais,
 eut le ridicule de mettre cette inscription
 en lettres d'or au-dessus de sa porte : *Aca-*
démie Royale de Modes & de Coiffure (1).

(1) Héliogabale fit sa sœur Présidente d'un
 Sénat de femmes qui décidait des ajustemens
 des Dames; réglait la distinction des voitures,
 dont chacune d'elles se servait selon la diffé-
 rence des conditions, & prononçait sur le
 cérémonial des salutations entr'elles, & autres
 affaires de cette importance.

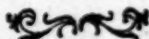


SELON toute apparence , le Jeu sera de mode en tout tems , parce qu'il y aura toujours des gens désœuvrés , des gens intéressés , des escrocs. L'exemple du fameux Galet devrait épouvanter tous les Joueurs. Il gagna des sommes immenses ; & le même hafard qui les lui avait données , l'en dépouilla par la suite. Il avait fait bâtir à Paris un superbe hôtel , rue Saint - Antoine ; mais il le joua , & le perdit en un coup de dez. Lorsqu'il n'eut plus rien , il allait encore jouer dans les rues avec les Laquais , & même sur les degrés de la maison qui lui avait appartenu.

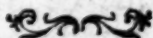


LA passion du Jeu était si forte dans Madame de C*** , qu'elle regardait comme perdu tout le tems qu'elle passait sans avoir les cartes à la main. Elle donnait à jouer chez elle ; & afin d'empêcher que ceux qui seraient maltraités par la fortune n'exhalassent leurs chagrins par quelque imprécation un peu trop forte , elle avait taxé chaque gros mot à un louis. M. L*** , l'un des plus assidus à sacrifier chez elle au dieu du hafard , vivement affecté un soir du mal-

heur continuel qui le poursuivait , & voulant exprimer énergiquement son désespoir , prit le parti de jeter sur la table une poignée de louis , & jura pour lors tout à son aise.

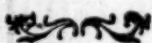


UNE Dévote se confessait du trop grand attachement qu'elle avait pour le Jeu ; son confesseur lui remontra qu'elle devait sur-tout considérer la perte du tems : — « Hélas ! dit la pénitente , en » l'interrompant , que vous avez bien » raison , mon père ! on perd tant de tems » à mêler les cartes » !



DEUX Femmes qui avaient toujours été les meilleures amies possibles , eurent une querelle très-vive à propos de cinq louis perdus au Jeu. — « Eh bien , dit » l'une , impatientée , ce n'est pas la » peine de tant disputer , je vous les » abandonne. — Puisque vous êtes si généreuse , répondit l'autre , on voit bien » que vous avez des amans qui vous en » donnent. — Madame , répliqua la première , je ne suis pas obligée de vous » dire le procédé qu'ils ont à mon égard ;

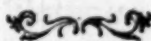
» je vous observerai seulement que lorsqu'
 » que j'entrerai dans le monde , il y a
 » dix ans , vous donniez déjà de l'argent
 » aux vôtres ».



MONSIEUR du Saulx , dans un excellent Ouvrage , intitulé : *de la passion du Jeu* , rapporte plusieurs anecdotes , entre autres les deux qu'on va lire. Il assure qu'il apperçut un jour dans une maison de Jeu , une femme étique , qui ne parlait point ou rarement , qui restait toujours dans la même place , & ne se levait pas , même lorsqu'on avait servi : il demanda ce que c'était que ce spectre féminin. —
 « C'est , lui répondit-on , l'une des plus
 » singulières victimes de la passion du
 » Jeu. Depuis trente ans , elle perd sa
 » rente viagère à mesure qu'elle la touche , & ne subsiste qu'avec un peu de
 » pain trempé dans du lait ; car elle est
 » fort honnête. Elle rougit d'être ici ,
 » mais elle mourrait ailleurs. Comme elle
 » est sans crédit , la pauvre fille ne jouera
 » que dans trois mois , c'est-à-dire , à la
 » première échéance de sa pension ».



LA femme d'un joueur vint , la morte dans les yeux , chercher son mari qui jouait depuis deux jours. — « Laissez-moi , s'écria-t-il ; je vous reverrai peut-être après-demain » . — Le malheureux ! il arriva plutôt qu'il ne l'avait promis. Sa femme était couchée , tenant à la mamelle le dernier de ses fils : — « Levez-vous , Madame , levez-vous , » lui dit-il ; le lit où vous êtes ne vous appartient plus » .



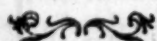
LE désagrément que les Joueurs éprouvent d'être obligés de se charger d'or , a fait imaginer des boîtes très-élégantes , dans lesquelles sont des fiches embellies de divers ornemens , & timbrées dix , vingt , cent louis. Ces fiches sont des especes de billets de banque payables au porteur. Une Dame , dont le mari jouait beaucoup , fit faire une de ces boîtes , & la lui envoya. Quelle fut la surprise de l'époux en l'ouvrant , lorsqu'au lieu de fiches , il y trouva le portrait de sa femme en miniature , avec celui de ses deux jeunes enfans , & ces mots au bas : *Songez à nous !*



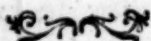
UN homme honnête , d'un état distingué , fort à son aise , rempli d'esprit , mais d'un caractère un peu sombre , jouait un jour dans la maison d'un ami intime , au jeu de commerce appelé *Reversi* , à un prix si modéré , qu'on ne peut attribuer l'événement que je vais raconter , à aucun des transports de fureur & de désespoir qui s'emparent quelquefois de l'âme d'un joueur absolument ruiné. Ce jeune homme soutint froidement plusieurs parties de suite ; & quoi qu'il perdît constamment , on ne s'aperçut pas de la moindre altération , ni dans ses traits , ni dans ses manières. Mais le Quinola lui ayant gorgé dans les mains dix-huit ou vingt fois , & l'opiniâtreté du malheur troublant apparemment sa raison , il se lève un peu brusquement , & prie quelqu'un de tenir son jeu. Etonné de ne pas le voir rentrer , chacun formait diverses conjectures , dont la plus sérieuse était qu'il avait sans doute abandonné la séance & quitté la maison sans prendre congé ; lorsqu'un coup de pistolet , parti de trop près pour qu'on pût s'y méprendre , éveilla l'attention générale ; on sonne , on appelle , on s'informe ; on apprend des valets que le Monsieur un peu troublé

avait demandé dans l'antichambre la clef des aïssances , avec un marteau & un clou à crochet. On court en haut , guidé par l'odeur de la poudre ; on arrive au cabinet qu'on trouve fermé ; l'on juge alors que l'insensé a cloué la porte en dedans. Le trouble augmente , on fait appeler un homme de Justice ; on enfonce la porte , & l'on voit , non sans frémir , l'infortuné Joueur , assis sur le siège d'aïssance , le pistolet dans une main , le marteau dans l'autre , & la tête penchée sur l'estomac. On s'empresse autour de lui ; il respire , il ouvre les yeux : — « Mes amis , dit-il d'une voix faible , vous » arrivez trop tard , le mal est fait ; vous » avez vu avec quelle constance la fortune » & le jeu m'ont poursuivis toute la soirée , » & cet affreux Quinola vingt fois . . . » je vous demande pardon du scandale » arrivé dans votre hôtel à mon sujet » Mais regardez » — On se retourne ; on voit que l'insensé jeune homme , égaré par la passion , avait d'abord attaché le Quinola sur le mur , en face de lui. — « J'ai voulu , poursuit-il , en » repaître mes yeux avant de frapper le » coup mortel ; mais enfin , son odieux » aspect irritant ma fureur , je me suis

» servi sans regret de cette arme meur-
 » trière ». — Il s'arrête à ces mots &
 sa tête retombe. — « Ah ! malheureux ,
 » s'écrie son ami ! — Ne me plaignez
 » point , reprit-il d'une voix animée ; je
 » suis vengé , c'est tout ce que je vou-
 » lais ; j'ai brûlé la cervelle à Quinola ».
 On regarde avec plus d'attention ; l'on
 s'apperçoit que le pauvre Quinola avait
 la tête percée de deux balles , & le clou
 à crochet enfoncé dans le milieu du cœur.
 Alors le jeune homme , qui n'avait aucun
 mal , se lève ; & tous les assistans furent
 également surpris de ce nouveau genre
 de folie.

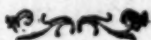


UN Gascon perdait constamment ; une
 femme , touchée de son malheur conti-
 nuel , ne put s'empêcher de le plaindre.
 « Madame , lui dit-il , épargnez-vous ce
 » mouvement de pitié ; ce n'est pas moi
 » qu'il faut plaindre ; ce sont ceux à qui
 » je dois qui perdent ».



CERTAIN particulier jouait cent
 pistoles au piquet avec un Financier.
 Celui-ci courait risque d'être capot ; il

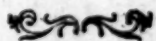
avait deux as qui lui restaient, & qu'il montrait à découvert; il ne savait lequel garder. Le particulier rusé voyant qu'il levait le bras pour jeter l'as dont il fallait se défaire, avança adroitement un de ses pieds sous la table, & pressa un des pieds du Financier. Comme il était environné de plusieurs de ses amis, le Crépus crut que c'était un d'entr'eux qui l'avertissait de jeter l'autre as; ce qu'il fit; & comme il se vit capot, il demanda tout haut, avec dépit, quel était le presfeur de pied. — « C'est moi, lui répondit » en riant le particulier, c'est moi qui » n'étais pas obligé de vous donner un » bon avis ».



IL y a dans Paris & dans presque toutes les grandes villes, des gens qui n'ont d'autre moyen de subsister que leur adresse à corriger au Jeu les caprices de la fortune. Ces Joueurs trop habiles sont appelés *Grecs*, nom qu'ils se sont eux-mêmes donné, pour écarter le nom odieux de *Fripons*, & parce que les anciens Grecs, naturellement fins & rusés, cherchaient souvent à faire des dupes. Deux Grecs de Paris envoyèrent chercher un riche

Marchand de Soierie , & lui dirent qu'ils étaient des Négocians Flamands , & qu'ils avaient besoin de belles étoffes de Lyon au moins pour dix-mille livres. Le Marchand retourna tout de suite à son magasin , d'où il fit apporter avec lui ce qu'il avait de plus magnifique & d'un meilleur goût. Le choix fut bientôt fait & le marché conclu ; dans cet intervalle on servit le dîner. Le Marchand , pressé de se mettre à table , y consentit enfin. A peine eut-on desservi , qu'il entra un troisième Grec , qui dit à celui qui avait acheté les étoffes : — « Eh bien , vous lez-vous que je vous donne votre revanche ? — Volontiers , répondit l'autre ; qu'on apporte des cartes. Monsieur , ajouta-t-il en s'adressant au Marchand , cet homme est un Négociant de mon pays , qui me gagna hier deux-mille écus. Si vous étiez heureux , nous jouerions de moitié ; cela corrigerait la fortune , & , en ce cas , vous tiendriez les cartes. Le Marchand accepta la proposition , & aussi-tôt on en vint aux prises. En moins de deux heures , ce Marchand perdit dix-mille francs. Alors le Grec qui les gagnait , fit une pose : — « Monsieur , dit-il au Marchand , comme je ne fais avec

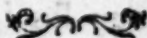
» qui j'ai l'honneur de jouer, & que
 » voilà déjà une somme assez considérable
 » de perdue, vous me permettrez de
 » vous demander qui me paiera? — Allez,
 » Monsieur, reprit l'autre Grec, je fais
 » bon pour Monsieur; je vous réponds
 » de tout ce qu'il perdra; je lui dois
 » dix-mille francs pour des étoffes qu'il
 » m'a vendues & que j'ai reçues. — Voilà
 » qui est clair, ajouta le Grec qui avait
 » fait l'objection; reprenons les cartes,
 » je vais continuer ». — Il continua en
 effet, & le Marchand perdit non-seule-
 ment ses étoffes, mais encore tout l'ar-
 gent qu'il avait sur lui.



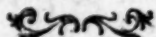
D E U X autres Grecs voulaient lier
 partie avec un Médecin fort riche & qui
 aimait passionnément le Jeu; mais si oc-
 cupé de ses malades, qu'ils n'avaient pu
 le joindre, malgré toutes les ruses qu'ils
 avaient employées. Enfin, l'un des deux-
 fripons s'avisa de faire le malade, & en-
 voya de grand matin chercher l'Esculape.
 Celui-ci le trouva effectivement au lit,
 lui tâta le pouls, ordonna une purgation;
 mais c'était lui-même qu'on voulait pur-
 ger. Il promit de revenir le soir; & lorsqu'il

arriva, un Pharaon était établi; on n'y jouait qu'avec de l'or, & la banque était de deux-cens louis. Le prétendu malade dit au Médecin, après l'avoir entretenu de son état : — « Vous avez la phisio-
 » nomie heureuse ; voudriez - vous me
 » faire le plaisir de ponter dix louis pour
 » moi ? — Très-volontiers, répondit le
 » Docteur ». — Notre Grec lui donna les dix louis, & aussi-tôt il se mit à jouer. En moins d'un quart-d'heure il gagna cinquante louis; il les compta au malade, en lui témoignant qu'il avait eu plusieurs fois envie de lui proposer d'être de moitié. — « Ah, mon Dieu ! Mon-
 » sieur le Médecin, lui répondit-on, j'en
 » suis au désespoir. Que n'avez-vous par-
 » lé ? j'aurais été charmé de partager avec
 » vous ce petit profit. Mais ce qui est
 » différé n'est pas perdu, vous n'avez
 » qu'à revenir demain à la même heure ;
 » ces Messieurs seront ici, & nous joue-
 » rons ensemble ce que vous voudrez ». Le Docteur n'y manqua pas. Il s'associa avec son malade, qui se portait assez bien pour être autour de la table. On laissa d'abord gagner quelques louis au Médecin; mais dans peu la chance tourna; il perdit ce jour-là, & les suivans,

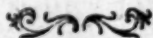
vingt-mille francs, qu'il avait gagnés à force de courses & d'ordonnances.



UN bon Payfan , nouvellement arrivé à Paris , passa devant le Palais , & demanda à certain Procureur ce que c'était que ce grand édifice. — « C'est un mou-
» lin , lui répondit le Procureur : — Je
» m'en doutais , répliqua le Payfan , en
» voyant tous ces ânes à la porte qui
» portent des sacs ».

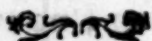


ON demandait à un Suisse si son maître y était. — « Il n'y est pas. — Quand
» reviendra - t - il ? — Oh ! répondit le
» Suisse , lorsque Monsieur a donné or-
» dre de dire qu'il n'y est point , on ne
» fait pas quand il reviendra ».



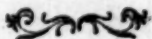
UN Financier de l'ancien tems , (car il en est encore quelques-uns) se trouvant à table avec un Auteur distingué , fut surpris de ce que cet homme de Lettres ne refusait point les morceaux délicats qu'on lui présentait : — « Eh quoi ! s'é-
» cria-t-il , les Philosophes usent-ils de
» ces friandises ? — Pourquoi non ? lui

» répondit le Savant ; vous imaginez-vous
 » que la Nature n'ait produit les bonnes
 » choses que pour les ignorans » ?



UN jeune Officier , venu à Paris dans le tems du carnaval , fit la partie d'aller au bal avec un de ses amis , & se déguisa en diable. Ils se retirèrent avant le jour. Comme le carrosse qui les conduisait passa dans le quartier où logeait le Militaire , il fut le premier qui descendit. On le laissa le plus près qu'on put de sa porte , où il courut promptement frapper , parce qu'il faisait grand froid. Il eut bien de la peine à réveiller une grosse servante de son auberge , qui vint enfin lui ouvrir à moitié endormie ; mais dès qu'elle l'apperçut , elle referma au plus vite la porte , & s'enfuit en criant : *Jesus Maria !* Las de refrapper inutilement , & mourant de froid , il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue , il entrevit de la lumière dans une maison , & , pour comble de bonheur , la porte n'était pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant un cer- cueil avec des cierges autour , & un Prêtre qui s'était endormi en lisant son breviaire ,

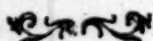
auprès d'un fort bon brasier. Le jeune homme s'approcha du feu, & s'assoupit tranquillement sur une chaise. Cependant le Prêtre s'éveilla, & appercevant à côté de lui une figure aussi horrible, il ne douta pas que ce fut le diable qui venait prendre le mort, & se mit à jeter des cris affreux, qui, réveillant le Militaire en sursaut, lui causèrent la plus grande frayeur, & l'obligèrent à prendre la fuite. A peine fut-il dans la rue, qu'il fit réflexion sur son étrange habillement; & comme il n'était pas loin de la fripperie, & que le jour commençait à paraître, il y alla changer d'habit, & retourna à son auberge. Il apprit en entrant, que la servante était malade, parce qu'elle avait reçu dans la nuit une visite du diable; & le bruit se répandit dans tout Paris que le démon était venu pour enlever un mort; ce bruit parut d'autant mieux fondé à certaines personnes, que le défunt avait été Procureur.



A propos de ces Praticiens, parmi lesquels (soit dit par parenthèse) il se rencontre de fort honnêtes gens, je me rappelle une historiette assez plaisante.

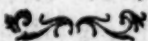
Un Procureur, selon toute la rigueur du terme, qui s'était enrichi, Dieu fait comment, acheta une charge de Sénéchal à son fils unique, & lui recommanda de travailler toujours avec utilité, & de faire contribuer ceux qui auraient besoin de lui.

« Quoi ! mon père, dit le fils » surpris d'un tel conseil, vous voudriez » que je vendisse la Justice? — Sans » doute, répondit le père : une chose » si rare ne doit pas se donner pour rien ».

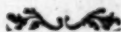


DEUX célèbres Coureurs, l'un appelé *la Violette*, né dans le Piémont, & l'autre *Rossignol*, jeune Romain, se disputaient depuis long-tems sur la signification de leur sobriquet. *La Violette* trouvait que son camarade n'était ni assez léger, ni assez vîte pour qu'on eût eu raison de lui imposer le nom d'un oiseau ; & *Rossignol* prétendait que son adversaire, à cause de sa lourdeur, méritait de porter le nom d'une plante. Pour terminer la dispute, ils se défièrent mutuellement à la course ; & leurs maîtres permirent qu'ils entraissent en lice : (*la Violette* est au Duc de Bourbon, & *Rossignol* au Prince d'Estersy). Il s'a-

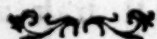
gissait d'aller à Versailles & d'en revenir. Les deux Coureurs, le 22 décembre 1776, partirent vers les huit heures du matin de la porte de la Conférence, & Rosignol arriva à Versailles & fut de retour le premier : il mit 55 minutes pour atteindre à la grille du Château, & 17 de plus pour le retour ; en tout deux heures sept minutes.



ON a voulu renouveler la singulière gageure que le Marquis de G*** avait proposée à M. le Duc de C*** : M. de G*** pariait qu'il irait à Fontainebleau & en reviendrait, avant que le Prince eût pu piquer successivement 500 mille points sur du papier, avec une épingle ou avec une plume. Mais un calculateur a prouvé qu'un homme, en lui supposant toute la vitesse possible de la main, ne pourrait faire que trois-mille & quelques points par minute, ce qui donnerait 180 mille points dans dix heures. Il ne faut pas ce tems-là pour aller à Fontainebleau & revenir en poste : ainsi, celui qui a proposé ce pari pouvait ne demander que deux-cens-mille points ; & il aurait été encore sûr de gagner.



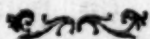
IL semble que les Anglais aient voulu faire une plaisanterie sur les étranges gageures que se permettent quelquefois de jeunes Seigneurs Français (1) : un particulier de Londres paria de fournir à cheval une course de 30 milles , pendant qu'un escargot parcourrait l'espace de 30 pouces sur une pierre couverte de sucre en poudre. Cette course s'est , dit-on , faite à New-Market. Le pari principal était de 200 guinées ; & nombre de personnes gagèrent , les uns pour le cavalier , les autres pour l'escargot.



UN homme de Paris , qui passait la belle saison dans une terre située en Basse-Normandie , fut invité à un grand repas dans la Ville de Valogne : le maître de la maison faisait ses seules délices de la bonne-chère ; son unique étude & sa gloire étaient d'inventer des mets nouveaux ; il avait pris pour armes parlantes un pâté de perdrix en champ de gueule , avec cette devise : *non in solo pane vivit homo*

(1) Voyez le premier Volume des *Aventures Parisiennes* , pages 155-57.

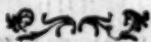
(l'homme ne peut pas vivre seulement de pain). A l'entremets on vit paraître un superbe plat d'asperges ; on fit l'éloge de ce légume , mais on l'accusa ensuite d'affliger l'odorat, & l'on se plaignit qu'on eut vainement tenté jusqu'à présent plusieurs recettes pour en prévenir les effets désagréables. Notre savant gourmet , qui n'avait encore ouvert la bouche que pour manger ou pour inviter ses convives à suivre son exemple , éleva la voix , & dit gravement. — « Gens » délicats , mangez vos asperges avec » une sauce à la moutarde ». — Je conseille à mes Lecteurs d'éprouver le secret qu'indiqua ce gourmet fameux.



TANDIS qu'il est question d'une historiette arrivée à soixante lieues de la Capitale , pourquoi n'attendrai-je pas le Lecteur sur la fin déplorable d'un infortuné que les suites funestes d'un emportement occasionné par l'ivresse , ont conduit sur l'échafaud , & qui mourut regretté & pleuré de toute la ville où se passa la triste scène dont je vais faire le récit. Au reste , celui dont je le tiens peut avoir ignoré des faits venus à la connais-

fance des Juges , & qui aggravent le crime commis dans l'ivresse. Le Public ne désapprouverait pas si souvent les Arrêts rendus au criminel , & les Magistrats qui les prononcent seraient plus à même d'être éclairés , si les causes criminelles s'instruisaient publiquement , comme en Angleterre. Le nommé Germain vivait bourgeoisement avec sept à huit - cens livres de rente ; sa probité & sa douceur le faisaient aimer de tous ceux qui le connoissaient , quand il eut le malheur d'aller , avec quelques amis , dîner dans une guinguette éloignée d'environ une lieue de la Ville qu'il habitait. On revint en pointe de vin ; & comme le chemin était de passer auprès des fourches patibulaires , lorsqu'on fut vis-à-vis , l'un de ces mauvais plaisans qu'on ne trouve que trop dans la plupart des sociétés , dit en riant à Germain , avec qui il venait de se réjouir : — « Tiens , » voilà un endroit où tu seras accroché » quelque jour ». — Germain n'avait point encore la tête assez échauffée pour se formaliser de ce propos ; mais on s'arrêta dans un Café , on y but amplement des liqueurs ; alors Germain se croit insulté par son ami ; il lui témoigne avec cha-

leur combien son honneur est blessé du discours peu mesuré qu'il lui a tenu ; de réplique en réplique, la querelle s'anime, Germain devient furieux, & donne un coup de couteau dans le ventre de son agresseur, qui tombe mort à ses pieds. On se saisit aussitôt de sa personne ; le procès s'instruit, il est condamné à être pendu. Cet étrange jugement était en dernier ressort ; le peuple n'en est pas plutôt informé, qu'un cri général s'élève ; les Magistrats craignent une émeute, ils engagent un Régiment à prendre les armes ; encore eurent-ils bien de la peine à faire exécuter leur Arrêt.



UN jeune homme de qualité, mais plus pourvu des dons de la Nature, que de ceux de la fortune, fit insérer dans le *Journal de Paris* une lettre, dans laquelle il décrit exactement sa personne, son caractère, & s'offre à épouser celle qui croira sentir pour lui quelque sympathie, à condition qu'elle jouira d'un certain bien-être, & que son état ne sera point trop disproportionné du sien. Ce jeune homme ayant vu que sa plaîsan-

terie avait été goûtée, en imagina une autre, peut-être d'après la lecture d'un Roman intitulé : *Aventures Galantes*, imprimé en 1736 (1). On lut encore de lui, dans le *Journal de Paris*, une nouvelle missive conçue à-peu près en ces termes : — « Vous avez vu, Messieurs, » ce que m'a fait faire l'envie de trouver » la femme qui doit sympathiser avec mon » caractère ; au risque d'entretenir une » correspondance aussi ennuyeuse qu'inu- » tile, avec la plupart de ces coquettes » qui se flattent de charmer tous les » hommes, quoique réellement elles ne » plaisent à aucun, j'ai eu l'honneur de » vous écrire une longue lettre, que vous » avez rendue publique, & dans laquelle » j'ai peint fidèlement ma personne, » mes goûts, mes passions. J'étais per- » suadé que l'aimable moitié de moi- » même, destinée à faire mon bonheur, » se reconnaîtrait dans ce tableau véri- » dique, & s'empresserait de se réunir à » celui qui a les rapports les plus intimes » avec elle. Mais malgré la complaisance » que vous avez eue, Messieurs, de

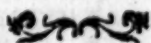
(1) Tome II, page 230 & suivante.

» publier ma missive, elle n'est point
 » parvenue sans doute à la personne que
 » je cherche, puisqu'elle garde le silence.
 » Je m'étais flatté mal-à-propos que
 » mes vœux allaient être comblés. Je
 » suis résolu de recevoir mon épouse
 » des mains du hasard, à l'exemple de
 » tant d'honnêtes gens, qui n'ont pas
 » toujours eu lieu de s'en repentir. Mais
 » pour qu'il y ait quelque chose de sin-
 » gulier dans la fin que je me propose,
 » j'ai imaginé de me mettre en loterie,
 » Voici quel est mon projet. La loterie
 » *Matrimoniale* ne sera pas moins com-
 » posée que de 50,000 billets, & chaque
 » billet coûtera 6 livres; ce qui fera
 » une somme de cent-mille écus, que
 » je diviserai en deux portions égales,
 » dont on va voir la destination. Il n'y
 » aura qu'un lot gagnant, & ce lot
 » sera *moi*, c'est-à-dire un mari, avec
 » cent-mille écus, ou point de mari,
 » mais 150 mille livres. La jeune personne
 » à qui tombera le billet favori, aura
 » le privilège de m'épouser, pourvu
 » qu'il n'y ait rien de vil dans sa nais-
 » sance, sa profession & ses mœurs. Je
 » ne m'attache qu'à la vertu douée de
 » quelques attraits; & ma satisfaction serait

» extrême de pouvoir lui procurer une
 » sorte d'opulence , & de lui être rede-
 » vable de ma félicité. Indépendamment
 » des avantages dont je ferai jouir l'esti-
 » mable compagne que me donnera le
 » sort , je lui reconnaitrai , par le contrat
 » de mariage , une dot de cent-cinquante-
 » mille livres. Mais s'il arrivait que je
 » ne fusse nullement à son gré , ou
 » qu'elle ne pût absolument me conve-
 » nir , comme mon intention n'est pas
 » d'augmenter le nombre des mariages mal
 » assortis , elle sera libre de ne point unir sa
 » destinée à la mienne , & je conserverai
 » aussi ma liberté : alors elle n'aura
 » qu'une des deux portions des trois-
 » cens-mille francs.

» Tel est , à peu-près , le dessein que
 » j'ai formé. Il me tarde d'autant plus de
 » le mettre à exécution , qu'en augmen-
 » tant ma fortune , il m'inspire l'espoir
 » de trouver bientôt une épouse aussi
 » belle que vertueuse. Pourquoi mes es-
 » pérances paraîtraient-elles peu fondées ?
 » la plupart des mariages ne se font-ils
 » pas par hasard ! Est-il à présumer qu'ils
 » sont tous malheureux ? D'ailleurs , ma
 » loterie offre un avantage réel ; elle pro-
 » met une dot considérable à la Beauté
 » sans

» sans fortune ; elle peut même enrichir
 » celle dont la laideur fait fuir tous les
 » partis. Quel est le père de famille qui
 » ne sacrifiera pas volontiers six livres ,
 » dans l'espoir d'établir avantageusement
 » une fille chérie ? Il est bien juste que
 » mon projet me rapporte une cinquan-
 » taine de mille écus , si l'on refuse de
 » m'épouser , puisqu'en courant les risques
 » du contraire , je m'expose à la desti-
 » née commune à tant de maris , au cas
 » que le hasard ne veuille point me fa-
 » voriser ».



VOICI le projet d'une loterie encore
 plus singulière en faveur de trois jeunes
 personnes. M. B***, employé dans les
 vivres de la Marine, mourut il y a cinq
 ans, & laissa une veuve encore jeune,
 mais sans fortune & chargée de trois filles ;
 l'ainée approchait de quinze ans, & sa
 beauté était parfaite ; la seconde avait dix
 ans, & la troisième n'en avait que huit, &
 elles promettaient d'égaliser les charmes de
 leur aînée. Mais cette famille infortunée
 pouvait à peine subsister du travail de ses
 mains ; & la mère avait la douleur de ne
 pouvoir faire donner à ses filles l'éduca-

tion que des jeunes personnes bien nées
 doivent recevoir. Cette femme respecta-
 ble répandit ces chagrins dans le sein d'une
 intime amie , qui tenait un bureau de la
 Loterie Royale dans un des beaux quar-
 tiers de Paris. La Buraliste reçut avec
 le plus tendre intérêt cette triste confi-
 dence, & promit d'employer les ressources
 de son imagination , pour tirer la mère &
 les filles de l'indigence où elles languis-
 saient. L'obligeante amie vint en effet un
 matin trouver la veuve ; & l'abordant d'un
 air riant & satisfait : — « Je me flatte ,
 » lui dit-elle , de changer bientôt votre
 » affreuse situation. La misère est le com-
 » ble de tous les maux ; elle énerve l'âme ,
 » elle nous fait mépriser de tout le monde :
 » il faut donc , à quelque prix que ce
 » soit , chasser cette ennemie impitoyable ,
 » qui nous plonge dans un état cent
 » fois pire que la mort. Vous avez trois
 » filles charmantes : il est donc absolu-
 » ment nécessaire d'en faire un objet de
 » finance. Je vous apporte un plan que j'ai
 » dressé , & qui ne peut manquer d'a-
 » voir le plus grand succès ». — La
 veuve , agréablement surprise , sauta au
 cou de son amie , & lui témoigna com-
 bien elle était impatiente d'apprendre

quel était le soulagement qu'on lui préparait. — « Ecoutez-moi de sang-froid, (continua la spirituelle & adroite Burliste) » & vous finirez par m'admirer ». Alors elle tira de sa poche un projet écrit très-lisiblement , & conçu en ces termes : — « Madame B*** a trois filles ; » l'ainée est dans l'âge heureux de l'amour » & des plaisirs : c'est une belle rose qui » commence à éclore , & dont plus d'un » Amateur désirerait se parer. Il faut en » faire le gros-lot d'une loterie , qui portera le titre de *Loterie de Cithère*. Elle » sera composée de 500 billets , d'un » louis chacun ; j'en ferai secrètement la » distribution , aidée de deux de mes » amies ; & pour nos frais & bons soins , il » nous reviendra vingt-quatre sols par » billet. Ces billets exactement numérotés , seront signés de l'une des Burlistes , & ornés d'une vignette représentant l'Amour cueillant d'une main » une rose , tandis que de l'autre il arrosera deux jeunes boutons. Mes arrangements sont pris pour assurer le succès du débit. Nos Seigneurs agréables , nos richards si gras & si curieux que les Demoiselles à la mode diminuent un peu leur embonpoint , les Etrangers

„ qui veulent être du bon ton , tous vont
 „ s'empressez de prendre des billets. Plu-
 „ sieurs de ces Messieurs en ont retenu
 „ chacun pour le moins cinquante. Rien
 „ ne leur coûte , quand il s'agit de leurs
 „ plaisirs : ils ne sont économes que vis-
 „ à-vis de leur femme , ou lorsqu'il s'agit
 „ d'obliger un infortuné. Dès que le
 „ nombre des billets sera distribué , on
 „ indiquera un jour où tous les intéressés
 „ pourront se rendre dans une petite
 „ maison à la Barrière-Blanche. Ils seront
 „ témoins de la fidélité du tirage. La
 „ jeune personne , objet de tous les hom-
 „ mages & de tous les vœux , sera placée
 „ sur une espèce de trône entre ses deux
 „ sœurs ; & toutes les trois seront mises
 „ avec la dernière élégance. La plus jeune
 „ tirera les numéros ; à la sortie du nombre
 „ fortuné , des fanfares se feront entendre ;
 „ & la mère présentera elle-même sa fille
 „ à l'heureux mortel dont le sort l'obli-
 „ gera de combler les vœux. Afin de
 „ consoler les perdans , & de leur laisser
 „ encore les douceurs de l'espérance , on
 „ délivrera à chaque porteur de billet ,
 „ une Prime d'assurance pour le premier
 „ tirage , où la seconde des sœurs devien-
 „ dra le gros-lot. Mais on sera tenu de

» nourrir la Prime , à raison de vingt-
 » quatre sols par mois ; & les paiemens se
 » feront au Bureau. Le jour que la seconde
 » des sœurs aura quinze ans révolus , on
 » recommencera , à la Barrière du Temple ,
 » ou ailleurs , la cérémonie pratiquée pour
 » l'établissement de la première. Lors-
 » qu'elle sera pourvue à son tour , les
 » Primies continueront d'être nourries ,
 » jusqu'à ce que la troisième soit en âge
 » d'être unie à celui que le sort lui des-
 » tine. Les trois jeunes personnes seront
 » exactement veillées , & elles recevront
 » la meilleure éducation ».

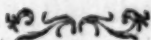
Madame B * * * resta stupéfaite à la
 lecture de ce singulier Mémoire , que sa
 délicatesse alarmée lui fit d'abord rejeter
 avec horreur. Mais la dangereuse amie
 lui fit une peinture si effrayante de tous
 les maux que traîne la misère , qu'elle la
 mit à même de réfléchir sur le bizarre
 projet. Elle lui observa qu'elle procurait
 tout de suite un établissement à son aînée ,
 & que , par le moyen des Primes , il lui
 serait facile de vivre dans l'aisance avec
 les deux autres , & de les élever d'une
 manière distinguée. La tendresse mater-
 nelle saisissait la séduction , & la repous-
 sait à l'instant. Enfin , la crainte de voir

mourir de faim les objets de sa tendresse , lui fit adopter une idée qui l'aurait révoltée dans toute autre circonstance. Cette loterie extraordinaire s'est tirée dans le plus grand secret , & les jeunes personnes sont très-heureuses.



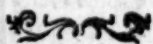
UNE de ces Beautés à la mode , qui annoncent par leur luxe énorme la folie de leurs amans , aimait de bonne-foi un jeune Militaire , & le rendait véritablement heureux , attendu qu'il n'était point obligé de payer ses faveurs. Mais comme l'homme est naturellement inconstant , & sur-tout en amour , celui-ci se laissa de son bonheur , devint infidèle , & , ce qu'il y a de pis , fit éclater son changement. La Belle délaissée , au-lieu d'imiter l'exemple qu'on lui donnait , éprouva les tourmens de la jalousie & les horreurs du désespoir ; elle se procura une forte dose d'opium , & résolut de s'endormir pour toujours. Avant d'avalier le fatal breuvage , elle écrivit une lettre très-touchante au perfide qu'elle adorait. Elle lui annonçait le dessein qu'elle avait formé de terminer ses jours , & qu'il devait se regarder comme l'auteur de sa mort. — « Je n'existerai

» peut-être plus lorsque vous recevrez
 » ce billet , lui disait-elle. Si ma perte
 » peut réveiller en vous quelque senti-
 » ment de pitié , la seule preuve que vous
 » puissiez m'en donner , c'est de venir
 » promptement recueillir mes derniers
 » soupirs ». — Le Militaire regarda cette
 épître comme une plaisanterie ; il ne
 voulut point aller lui-même chez sa ten-
 dre amante ; il y envoya un de ses amis ,
 afin de l'engager à se consoler au plutôt.
 Mais l'ami trouva l'infortunée sans con-
 naissance au milieu de plusieurs Médecins,
 qui tâchaient de la rappeler à la vie. Ce
 ne fut qu'après quatorze heures de tenta-
 tives , qu'on parvint à arrêter l'effet du
 poison. Ce qu'il y a de plus singulier ,
 c'est qu'elle revint absolument guérie de
 son fol amour , & qu'elle ne tarda pas à
 employer le meilleur remède qu'il y ait
 contre l'infidélité ; elle écouta un autre
 amant.

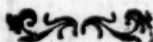


UNE très-jolie personne avait des bon-
 tés non équivoques pour un jeune homme,
 qui mourut à force de lui prouver son
 amour : on grava sur son tombeau , en no-

tes de musique : *la , mi , re , la , mi , la*.
 Cette Demoiselle se nommait *Miré* (1).



CERTAIN mauvais plaisant parut à l'un des bals de l'Opéra , vêtu dans le costume d'un soldat déserteur , puni suivant l'ordonnance rendue sous le Comte de Saint-Germain ; il s'était attaché un boulet fictif au pied , & prétendait par-là avoir une recette contre l'inconstance.



ON a remarqué que les Actrices chantantes de l'Opéra font rarement une brillante fortune , au-lieu qu'il n'est aucune des premières Danseuses qui n'arrivent au Spectacle dans un char superbe. On prétend qu'un étranger proposa ce problème à résoudre à M. d'Alembert , qui lui répondit que c'était une suite nécessaire des loix du mouvement.

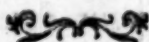
(1) On n'a fait qu'imiter l'ancienne épithèque d'un Musicien mort pour avoir trop bu :
La , mi , la , mi , la.



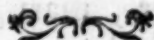
ON trouve à la tête d'un Roman intitulé : *Mémoires Turcs* , une Epître dédicatoire adressée à la Courtisane la plus célèbre de nos jours , la Demoiselle du T***. L'ironie en est aussi agréable que bien soutenue : — « Nos palais , nos hô-
 » tels ne sont plus aujourd'hui que la
 » triste retraite du lugubre himen , où
 » d'indolentes épouses languissent dans
 » l'ennui , sous la garde d'un Suisse ch-
 » marré , qui , comme le marbre de sa
 » porte , n'indique que l'hôtel du maître
 » & la prison de sa triste moitié ; tandis
 » que la fémillante jeunesse , en foule dans
 » vos petites maisons , y fixe l'amour &
 » les jeux , & vos petits soupers sont par-
 » tout le désespoir des grands.... Vos pri-
 » vièges , Déités du jour , sont aussi grands
 » que sacrés ; & comment ne le seraient-
 » ils pas ? effets précieux du Commerce ,
 » il est bien juste que vous participiez à
 » l'heureuse liberté qu'on lui doit ; vous
 » formez sous la protection de Cypris , une
 » République indépendante. Vos reve-
 » nus , mieux fondés que ceux de l'État ,
 » se trouvent tous imposés sur nos besoins
 » de première nécessité , & ils vous par-
 » viennent d'autant plus sûrement , que
 » sans secours étrangers , vous en faites

» seules la recette & la dépense : vous ne
 » troqueriez pas le produit de vos char-
 » mes , contre la pension de la Duchesse la
 » mieux payée de son mari. . . . Depuis
 » cette heureuse révolution , rien ne vous
 » arrête , plus d'obstacles ; l'hymen tourné
 » en ridicule , ose à peine se montrer ;
 » vous paraissez publiquement dans les
 » voitures de vos amans ; vous portez leurs
 » livrées , leurs couleurs , souvent les dia-
 » mans de leurs épouses ; vos petites mai-
 » sons s'élèvent par-tout des débris des
 » grandes , & forment par leur nombre ,
 » dans les fauxbourgs de la Capitale & sur
 » les Boulevards , une espèce d'enceinte
 » de circonvallation , qui , la tenant blo-
 » quée , vous en assurent à jamais l'em-
 » pire. . . . Vous prenez le plaisir en gé-
 » néral pour but , tous les hommes pour
 » objet , & le bonheur public pour une
 » fin de vos sublimes spéculations. Éter-
 » nelles victimes , & toujours sur l'autel ,
 » vous faites plus d'heureux en un jour
 » que les autres en toute leur vie. Oui ,
 » Mesdemoiselles , vous êtes le véritable
 » luxe essentiel à un grand Etat , l'appas
 » puissant qui lui attire les étrangers &
 » leurs guinées : vingt modestes citoyen-
 » nes valent moins au Trésor Royal ,

» qu'une seule d'entre vous; aussi êtes-vous
 » hors de tous les rangs , à côté de tous
 » les états , & les femmes par excellence
 » de tous les hommes ».

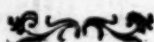


UN Seigneur fort riche avait une singulière fantaisie : il fallait que la femme qui lui accordait ses faveurs, lui donnât sa tabatière ou son anneau, qu'il payât très-cher, & étiquetait sur le champ du nom de celle à qui il en était redevable. On prétend qu'à sa mort on trouva huit-cens tabatières, & jusqu'à quatre-mille bagues qui lui étaient parvenues de la sorte.



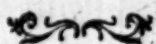
UN autre Seigneur tomba dangereusement malade, après avoir long-tems aimé une jeune personne qui ne l'avait point désespéré par ses rigueurs, mais à laquelle il avait fait peu de bien. Lorsqu'elle apprit que la maladie de son amant était mortelle, & qu'il n'était permis de le voir qu'à sa famille, qu'aux Médecins, &c. elle s'habilla en courier, & se présenta chez lui, disant qu'elle avait un paquet.

d'importance à lui remettre. On l'introduisit dans la chambre du moribond , qu'elle voulut entretenir en particulier : — « Reconnaissez votre chère & infortunée » Adélaïde , lui dit-elle. Comme j'ai su » que vous étiez peut-être sur le point de » faire un grand voyage , je n'ai pas cru » devoir vous laisser partir sans recevoir » vos derniers adieux , & sans vous prier » de vous souvenir de moi ». — Le Seigneur fut si sensible au moyen qu'elle avait mis en usage pour parvenir jusqu'à lui , qu'il lui donna une bourse contenant mille louis.



UN Etranger , mari d'une très - jolie femme , étant à Paris avec sa charmante épouse , voyait avec peine venir chez lui , du matin au soir , un grand nombre de jeunes Seigneurs , qui se proposaient de venir , malgré lui , ses amis intimes , ou plutôt ceux de Madame. Enfin , excédé de ces visites intéressées , il leur dit un jour en les reconduisant : — « Je suis très-sensible , Messieurs , à l'honneur que vous » me faites de venir ici ; mais je ne crois » pas que vous vous y amusiez beaucoup ;

» je suis toute la journée avec ma femme ,
 » & la nuit je couche avec elle ».

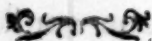


UN jeune homme de qualité , dans un moment d'ennui , alla voir une maîtresse qu'il avait quittée. Surprise d'une telle visite , elle voulut jouer la délaissée , affecter de l'embarras & de la douleur ; mais le charmant perfide , au fait de tout le manège usité en pareil cas , lui dit en riant : — « Qu'avez-vous , Mademoi-
 » selle ? pourquoi cet air triste qui vous en-
 » laudit ? Ce qui nous est arrivé est une
 » chose toute simple ; nous nous sommes
 » aimés , nous ne nous aimons plus ; mais
 » faut-il être d'une constance à périr ? il
 » vaut bien mieux que chacun s'arrange
 » de son côté , & que sans nous fatiguer
 » par des reproches mutuels , nous con-
 » servions l'un pour l'autre les égards de
 » politesse qu'on se doit dans le monde. —
 » Qui vous a fait présent de ce joli petit
 » chien ? . . . Je vous trouve aujourd'hui
 » coiffée à ravir » . — La conversation
 étant changée tout-à-coup , la Belle ou-
 blia son chagrin apparent , & rit aux
 éclats des folies que lui débita son ancien
 Chevalier.

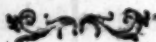
QUELQUES-UNES de ces Demoiselles qui ruinent si facilement leurs amans à grandes livrées, ou possesseurs d'un coffre-fort, ont reçu si peu d'éducation, qu'elles font souvent en parlant des fautes de français très-plaisantes: une Actrice s'écria un jour :

— « Du moins on ne dira pas que je vois » mauvaise compagnie ; car j'ai eu aujourd'hui à ma table plusieurs Membres du Corps *Plumatique* ». (Elle voulait dire le Corps Diplomatique).

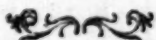
Une autre disait : — « J'ai eu le feu » dans mon voisinage, & ma maison était » brûlée, si je n'avais eu un bon mur *ci-toyen* ». (pour mitoyen)



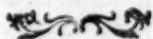
LA Demoiselle Rivière, autrefois première Danseuse du Théâtre de Nicolet, ayant été au Spectacle des Élèves de l'Opéra, à l'une des représentations de la pantomime qui a pour titre : *Jérusalem délivrée*, dit en sortant : — « J'ai trouvé » cela fort beau, mais je n'ai pu com- » prendre quelle était la Princesse Jérusalem ».



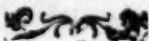
UNE Dame , dont la réputation était fort équivoque , observait qu'elle voulait faire élever son fils dans le sein de sa famille : un plaisant lui conseilla malignement de l'envoyer au Collège des *Quatre-Nations*.



LE Comte de L*** se trouvant avec sa maitresse devant une femme digne de considération & de respect , lui rendait les hommages qu'il croyait lui devoir. Sa maitresse voulut contrefaire la jalouse , & se permettre quelques railleries. Le Comte la fit taire , en lui disant avec douceur : — « Aimable vice , respectez la vertu ».



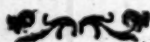
UNE Dame se plaignait amèrement dans une compagnie , de ce qu'on l'accusait d'avoir eu six enfans d'un homme de condition qu'elle nomma. — « Pourquoi », vous affecter de ces propos ? (lui dit une des personnes devant qui elle parlait , & dont elle était très-connue) ; » les gens bien nés ne savent-ils pas qu'il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit » ?



UNE jeune Danseuse de l'Opéra fit les vers suivans , qu'en lui envoyant du vin de Constance, elle adressa à certain homme inconstant , qui avait le bonheur d'en être sincèrement aimé :

Ce Vin porte un beau nom ; on l'appelle
Constance.

Du Cap qui le produit tu connais la distance.
Eh bien, si je savais que, versé de ma main,
De ton cœur à jamais il m'assurât l'hommage,
Je braverais les flots & les vents & l'orage,
Et j'irais le chercher sous le ciel Africain.



UNE autre Danseuse moins estimable, avait un amant généreux & prodigue , qui déposa pour elle chez un Notaire vingt-mille livres en contrats & papiers. Lorsqu'il fut question de réaliser ces effets , & d'en remettre le montant à la charmante élève de Terpsicore , le Notaire en reçut un billet , par lequel elle lui marquait de lui apporter le soir même douze-cens livres , & qu'elle l'attendrait à souper. Le galant Garde-Notes ne manque pas d'exécuter les intentions de la jolie Nimphe ; il donne l'argent , soupe tête-à-tête , s'en-

flamme aux agaceries dont il est la dupe , fait présent d'une boîte d'or décorée de son portrait ; & se croyant en bonne fortune , il prie , il conjure qu'on lui accorde une nuit ; la Belle se laisse facilement attendrir ; il est au comble de ses vœux. Le lendemain matin on le presse de s'en aller , dans la crainte que l'amant ne le surprenne ; il se hâte de s'éloigner , & oublie de demander un reçu de l'argent qu'il avait apporté. A peine rentré chez lui , il s'apperçoit de sa sottise , & revient au plus vite chez la séduisante Danseuse. Mais il n'en reçoit que des plaisanteries ; elle persiste à lui soutenir qu'elle lui a donné la valeur de la somme qu'il réclame si mal-à-propos. Voyant ses représentations , ses prières , ses menaces inutiles , le Notaire voulut lui intenter un procès criminel , & courut porter sa plainte à un Commissaire. Voici la lettre plaisante qu'écrivit à cet Officier de Police la Danseuse trop intéressée : — « Je voudrais bien déférer à votre » conseil ; j'en fais grand cas ; mais cela » n'est pas possible ; & mon Adonis , qui » est un homme de Loi , fait que de tout » ce que j'ai , rien ne m'appartient plus » que mes faveurs ; j'ai le droit incontestable d'en pouvoir disposer librement , &

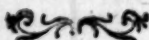
» de les donner ou de les vendre. On in-
 » terdit ceux qui prodiguent leurs biens
 » au premier venu , on les traite de fous :
 » ma conduite prouve que je ne suis pas
 » folle. Vous conviendrez, après avoir vu le
 » personnage , que rien ne pouvait m'ex-
 » citer à la générosité. Au moins doit-on
 » recueillir le plaisir du bienfait. J'ai donc
 » vendu ce que je ne voulais pas accor-
 » der gratuitement ; rien ne manque à la
 » vente ; & tous les Notaires de Paris y
 » auraient passé , qu'elle ne serait pas
 » mieux en règle. Ils m'ont appris qu'il y
 » fallait trois points , la chose , le prix &
 » le consentement : j'ai livré le premier ,
 » je retiens le second , & quant au troi-
 » sième , il est prouvé par son portrait ,
 » dont l'acquéreur m'a gratifiée. Je suis
 » prête à le rendre , s'il me croit dédom-
 » magée par ce cadeau ; je ne me suis
 » nullement trouvé satisfaite de sa per-
 » sonne ; à bien plus forte raison l'image
 » ne me tiendra-t-elle pas lieu de la réa-
 » lité. Quand je voudrai être généreuse ,
 » je choisirai mieux. Ainsi , je m'humilie
 » en avouant bonnement que l'intérêt seul
 » m'a guidée ; je prétère , pour mon
 » amour-propre , qu'on m'accuse plutôt
 » de cupidité excessive , que de mauvais

» goût. C'est une dérision que la préten-
 » tion du petit Notaire , une misérable
 » chicane , & j'espère que ses Contrères le
 » remettront dans les bons principes ».



OPPOSONS à ce trait d'intérêt & d'effronterie , un trait de générosité & de noblesse , qui prouve que les sentimens les plus estimables se trouvent dans tous les états. La Demoiselle Tési , Actrice de l'Opéra de Vienne , était idolâtrée d'un Comte du Saint-Empire , qui , après avoir long-tems vécu avec elle , forma le dessein de l'épouser. Loin de consentir à l'exécution de ce projet , qui lui promettait une fortune aussi brillante que bien établie , l'Actrice mit tout en œuvre pour en détourner son amant : elle lui rappella ce qu'il devait à sa naissance , à son rang , à l'opinion publique. Mais ses représentations furent inutiles. Désespérant de vaincre la résolution du Comte , Mademoiselle Tési eut recours à un moyen singulier : elle offrit sa main & cinquante ducats à un pauvre Boulanger , mais à condition qu'il n'userait point des droits de mari. Le garçon Boulanger accepta avec empresse-

ment ; & le Comte ne fut instruit qu'après la célébration du mariage.



C'EST en vain que tous les Gouverne-
mens se sont souvent efforcés de détruire
ou de diminuer le nombre des femmes
de mauvaise vie , de ces victimes effrontées
de la misère ou du libertinage. M. Lenoir,
Lieutenant-Général de Police de Paris ,
a rendu une Ordonnance sur ce sujet ,
le 6 Novembre 1778 , dont il est à
propos de faire mention : je vais en citer
le préambule. — « Sur ce qui nous a été
» remontré par le Procureur du Roi ,
» qu'après avoir porté une attention toute
» particulière sur ce qui peut intéresser
» la sûreté des Citoyens , & renouvelé
» les Réglemens principaux dont l'exé-
» cution tend à la maintenir , il lui paraît
» également nécessaire de rappeler la
» rigueur des Ordonnances contre les
» Filles & Femmes de débauche , dont
» les excès & le scandale sont aussi pré-
» judiciables à la tranquillité publique
» qu'au maintien des bonnes mœurs ; que
» le libertinage est aujourd'hui porté à
» un point , que les Filles & Femmes
» publiques , au-lieu de cacher leur infâme

» commerce, ont la hardiesse de se mon-
 » trer pendant le jour à leurs fenêtres,
 » d'où elles font signe aux passans pour
 » les attirer ; de se tenir le soir sur leurs
 » portes , & même de courir les rues,
 » où elles arrêtent les personnes de tout
 » âge & de tous états ; qu'un pareil désor-
 » dre ne peut être réprimé que par la
 » sévérité des peines prescrites par les
 » Loix, & capables d'en imposer, tant aux
 » Filles & Femmes de débauche, qu'à
 » ceux qui les soutiennent & favorisent».

Il est à desirer qu'une Ordonnance aussi utile soit exactement maintenue ; & que le Magistrat respectable qui veille toujours avec la même activité aux soins les plus importans de la police d'une Ville immense, se fasse informer de la négligence qu'on peut apporter à exécuter ses ordres, dans un objet qui intéresse les mœurs & la tranquillité publique.

Voici des réflexions que, dès 1777, j'avais faites sur ce sujet intéressant (1) :
 — « Il est bien difficile de ne point tomber
 » dans quelque piège, lorsqu'on en est

(1) Dans mon Roman de *Suzette & Pierrin* ; ou les dangers du *Libertinage*, tome II, pages 104 & suivantes.

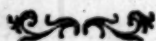
» entouré de toutes parts. La sagesse
 » prescrit de fuir ces femmes hardies qui
 » viennent offrir de vous procurer des
 » sensations délicieuses; & vous en ren-
 » contrez a chaque pas ! Ainsi, tandis
 » que la vertu veut nous priver d'un
 » plaisir vers lequel nous entraîne la
 » Nature, & que nous combattons inté-
 » rieurement contre nos passions, on
 » souffre que nous soyons assiégés par
 » des sirènes charmantes, d'autant plus
 » dangereuses, qu'elles offrent des plaisirs
 » faciles & des attraits piquans. Eloignez-
 » les avec le plus grand soin de l'homme
 » faible, & soyez sûr que vous verrez
 » alors bien moins de vicieux ; respectez
 » la santé & la vertu trop fragile des ci-
 » toyens ; ne faites pas comme ceux qui,
 » pour se jouer de la vie d'un malheu-
 » reux privé pendant plusieurs jours de
 » toute espèce de nourriture, le renfer-
 » meraient dans un jardin, dont les arbres
 » ne porteraient que des fruits empoi-
 » sonnés, & sans lui donner aucune sorte
 » d'aliment, lui défendraient de toucher
 » à ces fruits pernicioeux : d'ailleurs, quel
 » exemple donnez-vous à vos femmes, à
 » vos filles ? elles voient tous les jours
 » des personnes de leur sexe étouffer

» tout sentiment de pudeur , & briser le
 » joug pénible que le devoir impose ;
 » elles s'accoutument à l'aspect du vice ;
 » elles peuvent insensiblement le trouver
 » moins hideux. Il est vrai qu'il n'y
 » aurait plus de mérite à résister à des
 » penchans qu'on ne saurait satisfaire.
 » Ajoutons que les objets qui vous solli-
 » citent au libertinage , quel agréables
 » qu'ils soient , ne peuvent inspirer qu'un
 » sentiment de dégoût ; en effet , l'on voit
 » dans leurs avances le plus vil intérêt ,
 » l'effronterie la plus révoltante ; & l'on
 » doit se dire que le dernier malotru ,
 » le scélérat digne de la roue , aurait ,
 » pour de l'argent , obtenu les mêmes
 » faveurs ».

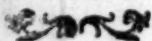
On a coutume d'objecter que ces agen-
 tes du libertinage sont nécessaires , attendu
 que , sans elles , les honnêtes femmes
 ne seraient point en sûreté. Mais je croirai
 plutôt que le beau sexe en serait plus aimé ,
 plus respecté , si nos Villes étaient moins
 remplies de créatures méprisables. Ce
 sont elles qui ont fait insensiblement dis-
 paraître notre antique Chevalerie , & qui
 ont occasionné la corruption totale des
 mœurs.

C'est assez dissenter sur un pareil sujet ;

je reviens aux anecdotes , aux historiettes que je dois rassembler dans cet ouvrage. Comme l'une des punitions infligées aux filles de mauvaise vie lorsqu'on les arrête, est de leur raser les cheveux , & qu'on ne faisait point grace de cette punition , les premiers jours que parut l'Ordonnance de M. le Lieutenant de Police , deux femmes ayant été chez un Commissaire , afin de le faire juge d'un différend qui s'était élevé entr'elles , quelqu'un voulut se divertir à leurs dépens ; il alla dire à un Perruquier de se rendre promptement chez M. le Commissaire un tel , où il y avait deux coquines à raser. Qu'on juge de l'étonnement de l'Officier de Police & de la confusion des deux femmes , lorsque le garçon perruquier eut fait part du motif qui l'amenait.



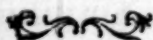
CECI me rappelle la bizarre manie d'un libertin d'une nouvelle espèce : il n'allait chez les Beautés faciles , que pour leur couper les cheveux , & il payait ce singulier plaisir jusqu'à dix louis.



COMBIEN est-il dans le monde de femmes
qui

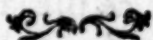
qui ont presque les sentimens de celles dont je viens de parler? Il serait superflu de faire mention de l'intérêt qui les animent pour la plupart; arrêtons-nous seulement sur deux traits qui prouvent l'extrême facilité de quelques-unes d'entr'elles. Une Dame masquée, étant au bal de l'Opéra, fut frappée de la physionomie intéressante & de la taille haute & svelte d'un jeune homme; elle l'aborda & lia conversation avec lui. Après les propos enjoués que le lieu permettait, elle prit un ton plus sérieux, & lui déclara qu'elle le connaissait depuis longtemps; que la bienséance seule avait pu l'empêcher de lui avouer la tendre impression qu'il avait fait sur elle; mais que le masque qui couvrait sa rougeur, lui donnait la hardiesse de faire cet aveu. Le jeune homme enchanté, pria qu'on fit disparaître ce voile importun; la Dame inconnue répondit qu'il était inutile de la presser davantage sur ce sujet; que son heureux vainqueur n'apprendrait son nom que dans deux mois. Mais, afin de le consoler sans doute, elle consentit à s'éclipser adroitement du bal, & à monter avec lui dans un carrosse de place, dont elle ferma soigneusement les glaces de bois, & qui

les promena pendant une heure dans différentes rues. Le jeune homme croyait qu'en rentrant au bal, la Dame serait obligée de se faire connaître; mais elle mit six francs dans la main d'un des portiers, & s'arrêtant un instant dans le vestibule, elle changea de domino, & se perdit dans la foule. Le jeune homme n'en a point entendu parler depuis. Il est à présumer que sa passion n'était que l'ouvrage du caprice, & qu'elle s'est éteinte dès qu'elle a été satisfaite.



UNE autre Dame, aussi peu délicate sur les moyens de se rendre heureuse, étant pareillement au bal de l'Opéra, & masquée, fut si charmée des manières sémillantes & du persifflage d'un agréable petit-maître, qu'elle l'engagea à venir chez elle; mais à condition que, dès qu'il serait dans la voiture, elle lui banderait les yeux, & qu'il se laisserait reconduire avec la même précaution. Le petit-maître consentit à tout. On ne lui rendit l'usage de la vue qu'au milieu d'un appartement superbe, où il passa trois jours entiers avec sa nouvelle conquête; mais sans appercevoir un seul instant les rayons du

soleil ; car tous les volets étaient exactement fermés , & ils furent servis par une femme-de-chambre & un domestique sans livrée , qui n'ouvrirent jamais la bouche. Lorsque les plaisirs commencèrent à perdre de leurs charmes , la Dame renvoya son amant pour ne plus le revoir ; le laquais affidé lui banda les yeux , le conduisit dans un fiacre , & ne lui ôta son bandeau , qu'en le quittant à sa porte.



QUEL contraste frappant ! une jeune personne extrêmement sage & d'une beauté parfaite , se vit réduite à se faire ravau-
deuse ; elle s'établit dans la rue du Foin-Saint-Jacques. Les jeunes gens des environs vinrent aussi-tôt lui compter fleurettes ; ils se flattaient de ne point la trouver cruelle ; mais elle parvint à leur en imposer à tous , & même à s'en faire respecter. Ils connurent alors que son maintien réservé , son air d'innocence , loin d'être une affectation trompeuse , peignaient la sagesse de son âme. Ne songeant qu'à son devoir , toujours appliquée au travail , elle dédaigna les présens , les offres les plus séduisantes. Une Dame du voisinage entendit parler

avec admiration de la vertu de cette jolie ouvrière, elle desira la connaître; la trouvant de jour en jour plus estimable, elle lui assura une rente de cent écus, & l'établit avantageusement.



IL m'est tombé entre les mains une lettre galante tout-à-fait originale par sa bêtise; je crois devoir la rapporter ici. Elle avait en titre ce préambule singulier: *Bouquet matutinal pour Mademoiselle G***, que je lui compose aujourd'hui de fleurs que je desire, & que j'espère fort ne devoir jamais se flétrir auprès de son cœur.*

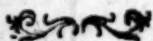
» M A D E M O I S E L L E ,

» SI la vertu peut être estimée par elle-
 » même sans rien emprunter de la for-
 » tune, il y a certainement lieu de douter
 » si vous ne devez pas être préférée à
 » toutes celles de votre sexe; pour le
 » moins, il est bien certain qu'il n'y en
 » aura pas une qui vous surpasse & vous
 » égale en sagesse, en fidélité, en conf-
 » tance, en économie, en grandeur d'âme
 » & de courage, en noblesse de senti-
 » ment, en majesté de prestance, en

» beauté de conduite , en esprit , en in-
 » telligence , en raison , en jugement , &
 » en amour unique pour votre époux
 » tout seul. Ne me démentez jamais ,
 » Mademoiselle ; vous en êtes priée par
 » tout ce que vous avez de plus cher au
 » monde ; ne me démentez jamais sur la
 » bonne & favorable opinion que j'ai de
 » votre très - aimable & gracieuse per-
 » sonne seule digne d'avoir possédé , de
 » posséder encore aujourd'hui , & de
 » posséder toujours seule mon cœur , sans
 » cependant blesser les intérêts de Dieu ,
 » notre créateur , notre souverain , notre
 » conservateur , notre bienfaiteur & notre
 » juge ; seule digne d'en jouir comme
 » une Demoiselle qui serait sûrement tou-
 » jours maîtresse , & dans la volonté de
 » m'être toujours bonne & juste à toute
 » heure & à tout moment , si j'avais le
 » bonheur de lui être uni indissoluble-
 » ment. Aussi , en reconnaissance , me
 » fonderai-je entièrement , & pour ainsi dire ,
 » comme un grain de sel dans elle &
 » dans ses preuves de bonté & de jus-
 » tice. C'est de la part de votre très-
 » humble & très-obéissant serviteur, DENIS.

» P. S. Je vous supplie , Mademoiselle ,
 » & même je vous en supplie très-instam-

» ment , de ne point perdre ce billet doux ;
 » de le relire de temps en temps , & de
 » vous en souvenir toute votre vie en ma
 » faveur. Je ne peux pas , assurément , vous
 » parler plus modérément & plus bas que
 » je ne fais : ainsi , je compte que vous ne
 » me reprocherez pas , pour le moment ,
 » de crier à vos oreilles , & de vous les
 » étourdir ».

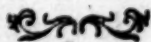


UN jeune homme de cette capitale , né avec de la fortune , de l'esprit , de la figure , mais avec une âme ardente , agitée des plus vives passions , aimant une Demoiselle d'une naissance inférieure à la sienne , & l'aimait comme il était capable d'aimer , c'est-à-dire à la fureur ; son amante était aussi passionnée que lui ; & leur intelligence ne put long-tems se cacher. Un frère de la Demoiselle troubla leur bonheur mutuel ; il était d'un caractère fougueux , emporté , & toujours prêt à mettre l'épée à la main : aussi était-il très-estimé dans la classe de ces étourdis qu'on appelle des tapageurs. Il signifia brusquement à l'amant de sa sœur , de cesser toutes ses visites ; les représentations , les prières , les promesses d'obtenir le

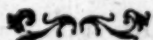
consentement de la famille pour une union sortable , rien ne put fléchir ce personnage hors d'état d'entendre raison. L'amant se vit forcé de tirer l'épée , pour repousser des insultes grossières ; il ne songeait qu'à défendre ses jours , & qu'à ménager ceux de son agresseur ; mais ce cruel ennemi se livrant trop à une fureur aveugle , s'enferra lui-même , & tomba noyé dans son sang. Au désespoir de cet événement affreux , qui avait eu plusieurs témoins , le jeune homme courut chez sa maîtresse , lui apprendre la triste nécessité où il était de se séparer d'elle. Vivement frappée de ce malheur imprévu , l'infortunée Demoiselle n'eut pas la force de soulager sa douleur par un torrent de larmes , elle expira dans les bras de son amant. Celui-ci aurait bien désiré que la mort l'eût réuni à ce qu'il avait de plus cher ; mais une mort ignominieuse révoltait justement son cœur ; il était poursuivi , il n'y avait pas un instant à perdre ; il prit le mouchoir de cou de sa maîtresse , comme le dernier gage d'une tendresse qui devait faire sa félicité , & se rendit promptement à Bruxelles. Arrivé dans cette ville , il y vécut dans la retraite , fuyant tous les plaisirs , ne se livrant qu'aux sombres chagrins dont il

était dévoré. Un jeune homme ; logé dans la même maison que lui , l'intéressa par un air de mélancolie & de tristesse ; il se forma bientôt entre eux une amitié intime. Mais le généreux fugitif de Paris n'eut pas plutôt épuisé sa bourse en faveur de l'inconnu , qu'il ne le revit plus. Il n'aurait tenu qu'à lui de ne point éprouver l'indigence ; il pouvait revenir dans sa patrie , puisque sa grace était obtenue ; mais le séjour lui en était devenu odieux. Cependant , sa famille voyant qu'elle faisait en vain les plus vives instances pour le rappeler , cessa de lui envoyer des secours , afin de le forcer à se rendre aux vœux de ses proches. Ce moyen occasionna la catastrophe la plus malheureuse ; le jeune homme , indigné d'être si infortuné dès le commencement de sa carrière , se voyant trompé , abandonné par un ami , à la veille d'être avili par le manque d'argent , & se remettant sans cesse devant les yeux l'image d'une maîtresse adorée , dont il avait causé la mort , forma la funeste résolution de terminer sa vie. Le jour qu'il choisit pour le terme de ses peines , il parut d'une gaîté extrême ; après avoir dîné , il écrivit plusieurs lettres , & alla les mettre à la poste ; ensuite il s'éloi-

gna de la ville d'environ une demi-lieue , & se précipita dans le canal. On retira son cadavre , mais trop tard , pour le rendre à la vie. Jusqu'au dernier moment , il conserva le souvenir de son fatal amour : il avait attaché autour de son cou le mouchoir de sa maitresse.

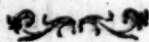


IL faut avouer que notre Jurisprudence criminelle est souvent bien barbare. Une femme fut attachée au carcan , dans la cour du Palais , pour avoir voulu faire sauver son amant de prison.



UN Avocat , homme de beaucoup d'esprit , se fait la cour à une Demoiselle qu'il se proposait d'épouser , lorsqu'un Officier se déclara son rival ; & croyant l'épouvanter , lui dit qu'il fallait se battre en duel , ou lui laisser le champ libre. Mais l'Avocat accepta le défi , & promit de se trouver à l'heure & à l'endroit convenus. Il ne manqua pas de s'y rendre ; mais il dit à son adversaire qu'il ignorait absolument l'art de l'escrime , & qu'il avait apporté deux pistolets tout chargés , dont il lui donna le choix. Paraissant se piquer de

sentimens généreux , le Jurisconsulte dit à son rival de tirer le premier ; le Militaire cède à ses instances , & voit tomber à ses pieds l'homme qui excitait sa jalousie. Alors il craint les poursuites de la Justice , & se hâte de prendre la poste & d'aller se cacher dans le fond de sa province. Au bout de quelque tems , il rencontre une personne de Paris qui allait souvent dans la maison de la Demoiselle , & qui lui demande quelle a pu être la raison de son départ précipité ? « Quoi , répond l'Officier , vous ne savez pas mon affaire ? c'est moi qui ai tué l'Avocat un tel. — Que dites-vous ! s'écrie l'autre , votre heureux rival se porte à merveille ; il vient d'épouser votre ancienne maitresse. C'est donc à vous qu'il a joué le singulier tour de feindre être blessé à mort , afin de se délivrer d'un concurrent trop dangereux » ? — Le Militaire fut d'abord furieux d'avoir été pris pour dupe , & finit par rire de la supercherie : l'Avocat lui avait présenté deux pistolets chargés seulement à poudre.



LE Lecteur se souvient peut être que

dans le premier volume de ces *Aventures Parisiennes* (1), j'ai raconté la folie de cet Anglais, qui se fit couper une jambe, parce que sa maitresse en avait une beaucoup trop courte. Eh bien, quelque tems après qu'il se fut soumis à cette opération extraordinaire, il écrivit la lettre suivante à l'un de ses amis : — « Je
 » commence à croire, mon cher Cover-
 » ley, qu'il est quelquefois dangereux de
 » troubler directement l'ordre établi par
 » la Nature. On peut au moins pardon-
 » ner cette opinion aux malheureux. Il
 » est d'ailleurs certain qu'au moment où
 » je croyais, par la résolution que tu m'as
 » vu prendre, m'assurer un bonheur réel,
 » je préparais au contraire l'instrument de
 » ma ruine. Puissent les hommes trop
 » sensibles, en partageant mes regrets
 » & en respectant leurs semblables,
 » apprendre en même-tems à se respecter
 » eux-mêmes !

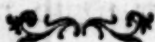
» Instruit par une lettre du Capitaine
 » Milson, oncle de ma femme, qu'il

(1) Page 10 - 11. Ce tome Ier se trouve chez M. Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion, Faubourg Saint-Germain.

„ devait passer par Cambridge pour re-
 „ joindre son régiment, elle m'engagea
 „ à partir la veille de Buckingham avec
 „ elle pour le surprendre. Notre entrevue
 „ devait être d'autant plus intéressante,
 „ qu'indépendamment des liens du sang,
 „ la privation d'une jambe assimilait son
 „ sort au nôtre, de manière que nous
 „ ne différions que par les causes. Il
 „ avait perdu une jambe au service, ma
 „ femme par accident, & moi par une
 „ impulsion victorieuse de mes sens. Notre
 „ présence allait le dédommager d'une
 „ ancienne cotterie de Londres, vulgai-
 „ rement appelée *la cotterie des jambes*
 „ *de bois*, dont il fut autrefois le Prési-
 „ dent, & que l'on vit se dissoudre en
 „ un seul jour par la vivacité de quel-
 „ ques Torris, qui s'échauffèrent telle-
 „ ment dans une dispute de parti, qu'à
 „ coups de jambes de bois ils se firent
 „ d'étranges meurtrissures. Arrivés à Cam-
 „ bridge dans une auberge meublée à
 „ neuf, un assez bon repas, la fatigue
 „ du voyage & un bon lit, nous en-
 „ gagèrent à prendre le repos dont nous
 „ avions besoin. J'étais livré au plus pro-
 „ fond sommeil, lorsque des cris perçans
 „ & une épaisse fumée me réveillant en

„ surfaut, m'annoncèrent l'embrâsement
 „ de la maison. Mon antichambre en
 „ feu & mes laquais en fuite, ne me
 „ laissaient pour toute ressource que de
 „ courir aux fenêtres, où mon Jocket, plus
 „ prévoyant, venait de me tendre une
 „ échelle. Ma femme était évanouie. J'a-
 „ justai promptement ma jambe de bois
 „ pour descendre plus sûrement, & ne
 „ voulant me fier qu'à moi-même, je
 „ chargeai sur mes épaules ce précieux
 „ fardeau ; mais l'insensibilité de cette
 „ jambe me fit manquer un échelon,
 „ je fus renversé en-arrière ; & me trou-
 „ vant suspendu, il me fut aussi impos-
 „ sible de retenir ma femme que de tom-
 „ ber avec elle, ce qui était sans doute
 „ préférable aux secours importuns qui
 „ m'obligèrent, pour ainsi dire, de lui
 „ survivre. Voilà, mon cher Coverley,
 „ la situation du plus malheureux des
 „ hommes ; elle prouvera à la postérité
 „ que, dans l'état du mariage, la jouis-
 „ sance de tous nos membres & de toutes
 „ nos facultés, est le bien le plus pré-
 „ cieux ; elle ouvrira en même-tems
 „ un vaste champ à mes réflexions sur la
 „ difficulté de trouver une seconde femme
 „ assez robuste, assez obligeante pour me

» rendre à son tour , en cas d'accident ,
 » le service devenu si fatal à ma pre-
 » mière ».

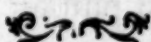


ROBERT , gagne-deniers , à force de travailler jour & nuit , avait amassé une somme de cent écus , qu'il se promettait de conserver avec grand soin. La possession de son trésor ne le rendait ni plus fier , ni plus insensible aux peines d'autrui. Il avait une ancienne connaissance ; il alla la voir ; il la trouva dans une situation tout-à-fait triste ; elle éprouvait les infirmités de la vieillesse & tous les maux de la misère ; & , pour comble , un créancier impitoyable allait la faire traîner en prison pour une dette de trois-cens livres qu'il lui était impossible d'acquitter. Le bon Robert se laisse attendrir ; il ne considère point que la somme qu'il possède est son unique bien ; il ne songe qu'au plaisir d'essuyer les larmes d'une infortunée. — « Tenez , (dit-il en jetant son argent aux satellites qui se disposaient à s'emparer de leur proie) » voilà » ce qu'elle doit , laissez-la en liberté ». En achevant ces mots , il tombe sur une chaise & se met à pleurer. — « Vous

» pleurez , lui dit-on. — Oh ! c'est de
 » contentement , répondit-il ; je suis si
 » satisfait , si satisfait d'avoir empêché ma
 » pauvre amie d'aller en prison ! C'est
 » tout ce que je possédais dans le monde ;
 » mais j'ai été si enchanté de le donner :
 » qu'on est heureux de pouvoir obliger !
 » les riches ont donc du plaisir » ! — Peu
 de tems après cette belle action , Robert
 éprouve lui-même le besoin ; il va chez
 sa débitrice , lui expose sa situation , &
 la prie de rendre ce qu'il lui a si géné-
 reusement prêté. Elle lui fait des pro-
 messes , elle espérait les remplir ; mais sa
 destinée ne s'adoucit point. Robert , lassé
 d'avoir accordé inutilement une infinité
 de délais , ne voit que sa propre infor-
 tune , & se reproche son trop de sensi-
 bilité pour les maux d'autrui ; un huif-
 fier l'affermir dans sa mauvaise humeur ;
 & obtient la permission de poursuivre la
 malheureuse débitrice , qui demande en-
 fin à solder avec son créancier. — « Voilà ,
 » lui dit-elle , vos cent écus qui m'ont
 » tant coûté à vous rendre ; du reste , je
 » vous devais , & j'avoue que vous m'a-
 » vez obligée : c'est mon malheur qu'il
 » faut accuter ». — Tandis qu'elle pro-

nonçait ces mots entrecoupés par des larmes, l'honnête Robert s'aperçoit que la chambre était entièrement démeublée ; à peine restait-il à cette infortunée une paillassé pour se coucher. Se sentant ému malgré lui, il prend son argent & s'empresse de quitter cet asile de la misère. Mais il a beau faire, l'image de cette pauvre femme qui avait tout vendu pour le payer, déchirait son âme. — « O ciel ! » s'écrie-t-il enfin, qu'ai-je fait ? cette » malheureuse est accablée de pauvreté » & de vieillesse ; la voilà sans ressource ! » & moi je suis jeune, j'ai de la santé, » & je l'ai privée de tout..... Je me » fais horreur ». — Il se hâte de remonter l'escalier, s'élance dans la chambre : « Ma pauvre amie, pardonnez-moi, re- » prenez ces cent écus, je vous prie, » & qu'il n'en soit plus question. Je suis » encore moins à plaindre que vous ; si » j'en avais cru mon cœur, je ne vous » aurais pas causé ce chagrin ». — La bonne femme, touchée de ce procédé, veut combattre de générosité. — « Non, » lui dit-il, quelque besoin que j'éprouve, » il ne me fera pas autant souffrir que si je » retenais cette somme : une autrefois je me

» garderai bien de suivre les conseils des
 » huissiers , c'est moi seul que je consul-
 » terai ».

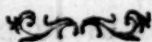


UN homme racontait qu'il avait reçu
 un soufflet furieux. — « Cela eut des
 » suites , lui dit-on ? — Comment , des
 » suites ? répondit-il..... ma joue enfla
 » prodigieusement ».

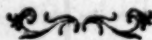


EPRIIS de l'amour le plus tendre pour
 une jolie personne qu'il avait épousée ,
 mais qui était d'une coquetterie extrême ,
 un clerc de Notaire se livra à toutes les
 fureurs de la jalousie. Sa jeune épouse
 fut obligée de le quitter & de se retirer
 auprès d'un oncle dont elle était chérie.
 Au désespoir de cette séparation , ne
 pouvant vivre sans l'objet de sa tendresse ,
 & ne pouvant soutenir l'idée qu'un autre
 aurait peut-être le bonheur de plaire
 à ce qu'il adorait , il lui fit dire qu'il
 avait quelque chose de la dernière im-
 portance à lui communiquer au Luxem-
 bourg. La Dame s'y rendit, accompagnée
 de son oncle. Aussi-tôt qu'il l'aperçut ,
 il s'approcha d'elle d'un air égaré : —
 « Puisque tu m'es ravie , s'écria-t-il , &

» que je ne te posséderai plus , meurs
 » de ma main ». — A ces mots il lui
 tire un coup de pistolet , & la Dame ,
 quoique blessée légèrement , tombe sans
 connaissance. Il croit l'avoir tuée ; alors
 sa tendresse se réveille ; & ne voulant
 pas survivre à l'épouse adorée dont un
 mouvement de fureur l'a rendu l'assassin ,
 il se donne plusieurs coups de couteau ,
 & expire sur le champ.

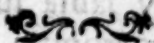


UN homme ivre , rentrant chez lui ,
 ne trouva pas son souper prêt : aussi-tôt
 grand bruit dans le ménage ; des injures
 on en vint aux coups ; & l'ivrogne pouf-
 sant trop rudement sa moitié peu endu-
 rante , la jeta du haut en bas d'un es-
 calier. Les voisins accoururent , & con-
 seillèrent au mari de se sauver bien vite :
 « Eh quoi ! leur dit-il , est-ce qu'on est
 » puni pour avoir tué une méchante
 » femme » ?



CERTAIN jeune Marquis , las de voler
 de conquête en conquête , voulut faire
 une fin , & se maria. En sortant de l'é-
 glise , sa nouvelle épouse lui dit , qu'elle

espérait qu'il était revenu de toutes ses erreurs, & qu'il serait sage désormais. « Oui, Madame, lui répondit-il, je vous assure que voilà la dernière sottise que je ferai ».

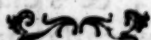


ON a vu à Paris un homme qui avait une façon de penser tout-à-fait singulière. Il s'imagina qu'il lui serait possible de voler dans les airs comme les oiseaux; il fabriqua des aîles pour lui & son valet-de-chambre; & s'élancant du haut d'un balcon, il se cassa une jambe. Malgré toutes ses instances, le valet-de-chambre avait refusé de commencer le premier l'expérience, en alléguant qu'un domestique doit céder le pas à son maître.

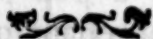
Il était à l'Opéra, lorsqu'on vint l'avertir que le feu avait pris chez lui; sans se troubler & sans vouloir quitter le Spectacle, il dit froidement: — « Je ne suis pas fait pour garder ma maison ». Mais ce trait ressemble à-peu-près à celui de ce Savant qui, apprenant que le feu était dans son logis, tandis qu'il était occupé de quelque grave production: — « Avertissez ma femme, s'écria-t-il; je ne m'en mêle pas des affaires du ménage ».

Revenons à l'original dont on s'est long-tems amusé dans cette Capitale. Un de ses chevaux ayant tué d'un coup de pied son palfrenier , il fit pendre dans l'écurie l'animal trop fougueux , lié à de fortes sangles , l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût entièrement corrompu , afin , disait-il , de servir d'exemple aux autres.

Lorsque cet original donnait à dîner , ses convives n'avaient point de serviette ; mais il leur était libre d'en couper à une pièce de toile qui était dans la salle à manger.

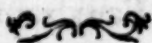


ON remarque souvent dans les inscriptions des fautes d'orthographe fort bizarres. Le maître d'un bain sur la rivière , au bas du Quai Dauphin , voulant annoncer que plusieurs personnes & une seule pouvaient également s'y baigner , y fit placer à l'extérieur un écriteau ainsi conçu : *Bain des Dames publiques & particulières.*



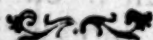
A propos de bain : feu M. Duclos , de l'Académie Française , était à se baigner dans la Seine , non loin de l'asile agréable

& commode, où Poitevin fournit aux Dames le moyen de rafraîchir leurs attraits. Une jolie femme arrive dans une voiture élégante; le cocher n'apperçoit pas un trou près du rivage, la roue tombe dedans, le carrosse verse, & voilà la petite maîtresse & ses grands laquais étendus dans la boue. Duclos sort de l'eau tout nud & accourt à la jeune Dame, un peu déconcertée de l'état où se trouve l'officieux cavalier : — « Mille pardons, Madame, (lui dit-il en lui présentant la main) » excusez mon incivilité de n'avoir point de gants ».



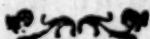
UNE Demoiselle était destinée par sa mère à épouser un homme qu'elle aimait; mais son père, marin franc & brusque, après s'être signalé contre les Anglais, vint détruire le bonheur dont elle se flattait de jouir; il arriva avec un de ses amis, auquel il avait aussi promis sa fille. En le présentant à la jeune personne, il lui dit : — « Tu as vingt ans, il te faut » un mari; en voici un que tu épouseras » Mardi prochain, parce qu'il faut que » nous partions ensemble Jeudi ». — Le ton impérieux du père jeta la consterna-

tion dans la famille, qui se crut obligée d'obéir. Le jour des nocés arrive; les futurs vont à l'église; l'amoureux s'y était aussi rendu, & pleurait dans un coin. La jeune fille, au-lieu de répondre *oui* au Curé, lui dit naïvement : — « J'aimerais » mieux l'autre ». — Le père accourt en colère, & demande où est cet autre; on le lui montre, il va à lui, le prend brusquement par la main, le conduit à sa fille, & consent qu'on les marie.

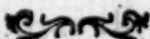


M. de ***, ancien Officier de Marine, retiré dans un Fauxbourg de cette Capitale avec sa femme & ses enfans, avait chez lui en pension une Demoiselle d'une naissance égale à la sienne, âgée d'environ quarante ans. Cet Officier ayant eu quelques démêlés avec cette Demoiselle, défendit à ses gens de mettre son couvert à table. Lorsqu'elle descendit pour y prendre place, & qu'elle s'aperçut de l'affront qu'on lui faisait, elle monta avec beaucoup de sang-froid dans le cabinet de M. de ***, y prit deux pistolets, & vint lui proposer de se battre; mais n'ayant pu le déterminer à lui donner satisfaction, après l'avoir menacé de

lui casser la tête , s'il persistait dans son refus , elle lui lâcha son coup : heureusement que la bale porta légèrement à la gorge. A peine s'était-elle livrée à ce mouvement de fureur , qu'elle en fut au désespoir , & voulut se tuer avec l'autre pistolet ; mais la bale ne fit qu'effleurer ses cheveux.



UNE bonne femme dit un jour à sa voisine : — « J'ai reçu une lettre de » mon mari ; il est embarqué sur la flotte : » les Anglais n'ont qu'à se bien tenir , » car il leur en veut furieusement ».



LES Ouvriers & les Artisans ne manquent guères d'aller Fête & Dimanche , & tous les Lundi , s'enivrer à la Courtille. Un ivrogne , encore à jeun , apercevant un de ses confrères qui , pour cuver les fumées du gros vin qu'il avait amplement bu , ronflait contre une borne , le contempla quelques instans plongé dans un profond silence , & puis s'écria : « Voilà pourtant comme je serai Dimanche » !



LE Roi a fait venir de l'Arabie plusieurs excellens chevaux. On prétend qu'il arriva une plaisante aventure à l'une des personnes que Sa Majesté chargea de cette commission, dont l'heureux succès sera si utile aux Haras du Royaume. Cette personne, très-curieuse de tous les objets concernant l'histoire naturelle, apporta du Caire une belle momie. Une partie de ce qu'il avait de plus précieux étant venu par la diligence de Lion, il alla les retirer; mais il oublia la boîte qui renfermait la momie. Les Commis de la Douane l'ouvrirent; & crurent y voir un jeune homme étouffé par quelque scélérat. Aussi-tôt ils firent venir un Commissaire assisté d'un Chirurgien, qui n'étant guères plus savant que les Commis, s'imaginèrent être témoins d'un délit affreux; ils dressèrent leur procès-verbal; & les formalités de la Justice étant remplies, le prétendu assassiné fut transporté à la *Morne* (1). Cependant, l'amateur d'histoire naturelle vint réclamer l'effet

(1) Lieu où l'on expose à Paris les cadavres qu'on trouve quelquefois dans les rues ou dans la rivière.

qu'il avait égaré; il fut bien surpris d'ap-
prendre l'aventure de sa momie: comme
les parens du mort n'existaient point de-
puis plus de deux-mille ans, elle lui fut
rendue sans difficulté; mais non sans don-
ner lieu de rire de l'étrange procès cri-
minel qu'elle avait occasionné.



UN riche particulier se promenant aux
Tuileries avec quelques amis, fut abordé
par un homme qui vivait aux dépens des
gens simples, & qui ne se trompa point
à la physionomie de celui-ci, beaucoup
plus crédule encore qu'il ne le paraissait.
Le rusé personnage dit à l'idiot, qu'il avait
quelque chose de très-important à lui dire
à l'écart; & l'ayant entraîné dans une
allée voisine, il l'assura qu'il lisait dans
les astres comme dans l'alphabet; que le
passé lui était aussi connu que le présent,
& qu'il avait distingué sur les traits du
visage de celui à qui il parlait, des choses
si avantageuses, qu'il'avait cru ne pou-
voir se dispenser de lui en faire part. Le
crédule richard donne tête baissée dans
le piège qu'on lui tendait, laisse examiner
ses mains, se prête à toutes les autres

simagrées mises en usage par cette espèce de charlatans. Pour prix de sa patience & de sa bonhomie , on lui prédit une longue suite de félicités. Charmé de l'avenir heureux qu'on lui annonce , il se dispose à rejoindre sa compagnie , & met un écu de trois livres dans la main du faux prophète. Indigné de recevoir une si légère récompense , le prétendu devin rappelle sa dupe , & dit qu'il lui a caché un événement moins fortuné que les autres ; mais que , toute réflexion faite , il va l'en informer , afin qu'il y remédie , s'il est possible. Alors il le menace de trois accès de convulsions à trois époques différentes , voisines les unes des autres , & dont la dernière sera si terrible , qu'il est fort incertain que le malade puisse en réchapper. — « Mais , ajouta t-il , si vous » avez le bonheur d'en revenir , attendez- » vous à la destinée la plus brillante ». A ces mots il quitta son homme , & s'éloigna si vite , qu'on le perdit bientôt de vue. Frappé comme d'un coup de foudre , l'homme trop crédule rejoignit ses amis , auxquels il répéta tout ce qu'on venait de lui dire ; ils s'efforcèrent en vain de le rassurer. Il rentra chez lui plongé dans

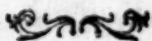
une sombre tristesse ; & son imagination devenant chaque jour plus malade , il eut successivement trois accès de convulsions. Le dernier fut si considérable , qu'il fallut appeller des Médecins , qui ne surent comment remédier à ce genre de maladie. Enfin l'un deux voyant tous leurs soins inutiles , montra qu'en certain cas , l'habileté ne consiste point à donner des ordonnances & à marcher sur les traces d'Esculape & d'Hipocrate , mais à saisir le faible , & surtout à guérir l'imagination de ceux qui ont recours à leur art illusoire. Ce Docteur rempli d'esprit , tout-à-la-fois savant Médecin & homme de bonne compagnie ; l'espoir des malades par ses cures merveilleuses , & le délice des gens en parfaite santé , par son enjouement & le charme de sa conversation ; cet aimable Docteur prend tout l'acôûtrement d'un Magicien de Comédie , une longue robe bordée d'hiéroglyphes , une grande barbe , un bonnet pointu , & tenant une baguette à la main , il se présente tout-à-coup aux yeux de l'hipocondriaque. — « Je viens vous rendre à la vie , (lui dit-il en grossissant sa voix le plus qu'il lui est possible) mon art m'a appris le triste état où

» vous êtes réduit. Examinons s'il n'y
 » a pas moyen de changer quelque chose
 » à la destinée qui vous menace ». — Il
 feint de considérer attentivement la main
 du moribond, & s'écrie qu'il voit la vérité
 de tout ce qu'on a prédit, mais que les
 dernières convulsions ne doivent point
 être mortelles. Afin de s'assurer davan-
 tage de la réalité de ce qu'il annonce,
 il paraît consulter les astres, tracer diffé-
 rentes figures; & ses observations ne
 manquent pas de se trouver d'accord avec
 ce qu'il vient de dire. Pour seconder les
 décrets du ciel, il prescrit quelques remè-
 des simples; peu-à-peu l'hypocondre sort
 de sa funeste prévention, & se rétablit
 entièrement.



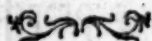
TRÈS-FATIGUÉ à force de glisser sur le
 mauvais pavé de cette Capitale, & se
 trouvant d'ailleurs fort éloigné de sa de-
 meure, le Chevalier de C*** rencontrant
 M. B***, fameux Dentiste, mollement
 assis dans son carrosse, cria au cocher
 d'arrêter, attendu qu'il avait un grand
 mal de dents. — « La douleur que j'é-
 » prouve est si vive, dit-il ensuite au

» maître, que les forces me manquent,
 » & je suis prêt à m'évanouir. Si vous re-
 » tournez chez vous, donnez - moi une
 » place dans votre carrosse, afin de m'y
 » conduire bien promptement ». — Le
 Chirurgien, touché de compassion, & dans
 l'espoir d'être récompensé, fait asseoir à
 côté de lui le prétendu malade, & donne
 ordre à son cocher de retourner au logis,
 & de redoubler de vitesse. Ils étaient
 dans le Fauxbourg Saint-Antoine, & le
 Dentiste demeure près du Palais-Royal.
 Le Chevalier de C***, descendant lestement
 de voiture, dit en riant à l'opulent
 Dentiste : — « Mille remerciemens, Mon-
 » sieur, de votre complaisance ; le plaisir
 » de votre compagnie & celui de me
 » trouver tout de suite dans un quartier
 » où m'appelle une affaire pressée, me
 » guérit de tous mes maux ». — Et il
 s'échappa avec la rapidité de l'éclair.



UN Cordonnier, traversant un soir le
 cimetière des Innocens, à l'heure où l'on
 ferme les portes de cette lugubre enceinte,
 tomba dans une fosse qu'on avait laissée

ouverte (1) : apparemment que sa chute fut assez rude pour lui ôter la connaissance ; il y passa la nuit, & fut trouvé mort le lendemain.



A la première représentation de *Gabrielle de Vergi*, Tragédie de du Belloi, le dénouement fit une telle impression d'horreur, que plusieurs femmes se trouvèrent mal, & que d'autres sortant de leur place, se jetèrent en foule dans la loge du sieur Raymond, Comédien, c'est-à-dire dans l'endroit où il s'habillait, afin d'y chercher des eaux spiritueuses.

(1) Suivant l'usage, & cet usage fait frémir l'humanité, on y entasse les corps morts jusqu'à ce que le cloaque soit plein, & alors on ouvre à côté un nouveau dépôt. Ces fosses ont quinze ou vingt pieds de profondeur. Qu'on juge quelle masse de putréfaction forme une pile de cadavres de cette épaisseur. Si, en supprimant les cimetières & les caveaux des églises, on ne réforme pas tous les foyers pestilenciels dans le reste de Paris, au moins serait-il de la sagesse du Gouvernement de s'occuper de celui-là.

Le jour de la seconde représentation de cette Pièce , un plaisant fit insérer dans le *Journal de Paris* la lettre suivante :

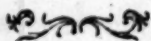
« Je vous prie , Messieurs , de vouloir
 » bien donner avis aux Dames , que la
 » loge de M. Raymond , dans laquelle
 » elles s'étaient jetées Samedi dernier , &
 » où il ne s'était trouvé qu'une légère
 » provision d'eau de Cologne , sera pour-
 » vue de toutes les eaux spiritueuses ,
 » de tous les sels qui peuvent convenir
 » aux divers genres d'évanouissement. Ainsi
 » les dames peuvent compter sur toutes
 » les commodités dont on a besoin pour se
 » trouver mal ».



QUELQUE tems avant qu'on jouât cette Tragédie , un particulier , désespéré que les Comédiens Français eussent refusé une Pièce dont il était Auteur , s'avisa , étant placé à l'Orchestre , d'interrompre un jour le Spectacle , en s'écriant : —

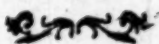
« C'est au Public qu'appartient le droit
 » d'admettre ou de rejeter les Drames
 » nouveaux. Oui , Messieurs , continua-
 » t-il en adressant la parole au Parterre ,
 » les Acteurs ont osé vous enlever le plus

» beau de vos droits. Je me plains de-
 » vant vous, non-seulement de l'étrange
 » procédé des Comédiens, mais encore
 » de la manière d'agir de l'un d'eux à
 » mon égard. Si vous daignez demander
 » que ma pièce soit jouée, vous verrez
 » par vous-mêmes, Messieurs, que je ne
 » méritais point les injustices de la Troupe
 » en général, & la mauvaise foi d'un de
 » ses membres en particulier ». — Je ne
 me souviens plus du titre de sa Pièce,
 qu'il fit connaître; mais peu importe.
 Cette escapade ne produisit d'autre effet,
 que d'exciter beaucoup de rumeur dans
 le Parterre, d'où s'élevèrent quelques voix
 qui demandaient la représentation du
 Drame dont il s'agissait; mais cette dis-
 position favorable n'empêcha pas l'Offi-
 cier de Garde d'arrêter le malheureux
 Orateur, que sa famille, à ce qu'on assure,
 fit renfermer à Charenton, sous prétexte
 de démence.



LE fameux Carlin, qui, depuis un si
 grand nombre d'années, joue avec tant
 d'applaudissemens le rôle d'Arlequin, fut
 invité par un de ses amis à manger à

table d'hôtes , & se trouva placé par hasard vis-à-vis d'un homme qui ne s'occupait qu'à manger & ne se mêlait en rien de la conversation , quelque intéressante qu'elle put être. Carlin , étonné du silence que gardait cet homme , quoique la conversation fût très-gaie , prit un verre de vin , & en s'inclinant d'un air riant & gracieux , dit tout haut à ce taciturne : « Monsieur , il semble que vous n'ayez guères d'esprit ». — Toute la compagnie éclata de rire , lorsque celui à qui Carlin s'était adressé répondit fort civilement : — « Monsieur , vous me faites beau- » coup d'honneur ». — C'était un sourd , qui , n'ayant point entendu le propos de l'aimable Acteur , s'était imaginé qu'il buvait à sa santé..

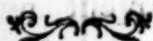


UN particulier venait de faire l'acquisition d'une maison de campagne ; il y mena M. Clément, surnommé l'Inclément, à cause de ses Satires & de ses Critiques littéraires trop souvent injustes. Après lui avoir fait tout examiner , ce particulier demanda à M. Clément, ce qu'il trouvait à redire à son logement & à son jardin ;

« — Je trouve le tout très-bien , répondit
 » l'Aristarque ; je ne critique que cette
 » montagne qui offusque la vue. — Je
 » voudrais bien , répartit le maître de la
 » maison , que votre critique emportât
 » la pièce ».

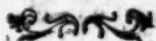


LORSQUE l'Académie Française eut
 couronné les Ditirambes faits à la louange
 de Voltaire , & que plusieurs personnes
 attribuaient à M. de la Harpe , quelques
 Colporteurs distribuèrent sur le Pont-
 Neuf un petit imprimé contenant la mau-
 vaise plaisanterie suivante : -- « NOUVEAUX
 » BONNETS DITIRAMBES. Ces bonnets
 » sont fort plats , quoiqu'avec beaucoup
 » de prétention , ce qui les rend très-
 » commodes & très-avantageux en voi-
 » ture. Ils se trouvent place du Louvre ,
 » près de la rue Froimenteau , chez Madame
 » *Harpulas* , Marchande de Modes , au
 » Mercure Galant ».

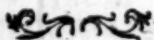


IL y avait dans cette Capitale un homme
 rempli d'esprit , faisant les délices des meil-

seurs Sociétés, & qui, en s'intéressant dans diverses entreprises, était parvenu à s'assurer dix-mille livres de rente; cet homme s'étant trouvé malheureusement compromis dans un procès, se crut perdu de réputation; son extrême sensibilité pour l'honneur, lui inspira le funeste dessein de ne point survivre à ce qu'il regardait comme une honte ineffaçable. Il aurait pu recourir à ses amis, au zèle de ses nombreux protecteurs, qui seraient facilement parvenus à dissiper le sujet de ses peines; il pouvait demander une révision du procès en ce qui le concernait, ou se retirer du moins en Province, où il aurait vécu agréablement avec sa fortune & son mérite. Mais, trop fier pour supporter le moindre affront, il résolut de mourir. Il alla aux fameux bains de Poitevin, & à peine s'y fut-il renfermé, qu'il s'ouvrit les veines avec un rasoir, afin sans doute de perdre la vie comme Sénèque; mais la lenteur de ce genre de mort lui faisant craindre d'être secouru, il se cassa la tête d'un coup de pistolet. On accourut au bruit, & on le trouva qui rendait le dernier soupir.



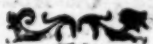
UNE femme trahie par son amant, l'invita à déjeuner; dès qu'il eut pris une tasse de chocolat, elle lui déclara que, désespérée de son infidélité, elle s'était décidée à s'empoisonner & à le faire périr avec elle, en empoisonnant ce qui leur avait été servi à déjeuner. L'inconstant fut saisi d'une telle frayeur, que peu s'en fallut qu'il ne mourut sur le champ. Quand la Dame délaissée eut bien joui de son trouble & de ses craintes, elle lui apprit qu'elle n'avait voulu que se divertir à ses dépens, & le renvoya charmé d'en être quitte pour la peur.



LE Dimanche 16 Mai 1779, pendant qu'on célébrait la grand'messe dans l'église de Sainte-Géneviève, un particulier monta jusqu'au bout d'une échelle prodigieusement haute; là il tint des discours qui annonçaient l'aliénation de son esprit, & l'excès du désespoir; ensuite il s'écria qu'il se recommandait à Sainte-Géneviève, & se précipitant en bas, il se brisa la tête contre le pavé de l'église.



UN bon Bourgeois de Paris devant faire un petit voyage à Saint-Germain, sa femme, aussi coquette que jolie, s'efforça de l'en détourner, & lui dit, pour rendre ses instances plus persuasives, qu'elle avait un pressentiment qu'il serait assassiné en route. Alarmé des vives appréhensions de sa chère épouse, quoiqu'il n'y ajoutât pas beaucoup de foi, le Bourgeois crut devoir en faire part à M. le Lieutenant-Général de Police, dont les soins infatigables veillent sans cesse à la sûreté de tous les Citoyens. Ce Magistrat crut appercevoir quelque mystère dans les craintes de la femme; mais sans en rien témoigner, il dit au particulier de partir hardiment pour Saint-Germain, & qu'il répondait de sa vie. Cet homme était à peine à moitié chemin, dans un lieu écarté, que trois scélérats l'arrêtent & se disposent à le tuer; mais plusieurs soldats de la Garde de Paris paraissent aussitôt, & se saisissent des assassins. Les interrogatoires qu'on leur fit subir découvrirent que l'épouse les avait appostés pour se défaire de son mari, qu'elle voulut ensuite sauver, excitée par la voix du remords.



M. Scherlock, jeune Anglais rempli de mérite, a publié en notre langue des Lettres qui ont eu le plus grand succès. Il raconte qu'il vit un Seigneur Russe qui s'en retournait fort tristement dans son pays, & qui lui fit part en ces termes des aventures qu'il avait eues dans la Capitale de la France: — « Ma première » maitresse fit ma conquête à un bal masqué dix jours après mon arrivée, & elle » me vainquit par un seul mot, *vous êtes* » *charmant*. J'avais alors dix-neuf ans; » elle était jolie, & c'était la première » fois de ma vie qu'une femme m'avait » dit ce mot. Quand un homme dit une » fois à une femme honnête, *je vous aime*, » le diable le lui répète cent fois: le diable » me répéta mille fois à l'oreille que j'étais » charmant; & sur cette douce persuasion, » je devins éperdûment amoureux. Mais » je quittai cette femme peu de tems » après; car outre qu'elle était très-fotte » & très-ennuyeuse, je sentis la nécessité » de sortir de ses mains pour me mettre » dans celles d'un Chirurgien. Quand je » fus répandu dans le monde, je racontai » le succès de cette bonne-fortune, & » l'on me consola, en me disant, qu'outre

» que j'avais été platement dupe, je m'étais
 » déshonoré en m'attachant à une femme
 » qui n'appartenait à aucun Spectacle. Je
 » me décidai à réparer bientôt ce tort,
 » & je me liai fort avec une Danseuse de
 » l'Opéra. C'était la plus jolie jambe de
 » Paris, une bouillante Provençale, vive,
 » gaie, & faisant des cabrioles depuis le
 » matin jusqu'au soir. Elle était si exigean-
 » te, je veux dire de louis d'or, qu'elle
 » me rappella souvent le mot du Maré-
 » chal de Villars à Louis XIV; il ne lui
 » fallait que trois choses, de l'argent, de
 » l'argent, de l'argent. Ses caprices ne
 » finissaient jamais, & entr'autres, je com-
 » mençai à soupçonner qu'elle en avait
 » un pour mon valet-de-chambre; mais
 » elle me guérit bientôt de cette jalousie;
 » car un soir en entrant chez elle, je la
 » trouvai dans les bras d'un jeune Officier
 » Français. J'en demandai sur le champ
 » raison au galant Militaire, & il me don-
 » na un coup d'épée, qui me mit dans les
 » mains d'un autre Chirurgien pendant
 » trois mois. Je rentrai dans le beau
 » monde avec la ferme résolution d'être
 » sage à l'avenir. On m'assurait que je me
 » formais étonnamment; que je brillerais

» beaucoup à mon retour dans mon pays ;
 » qu'il n'y avoit point de roses sans épines.
 » Ah ! pourquoi n'avais - je pas un ami ,
 » pour me dire que les roses se flétrissent ,
 » & que les épines restent ! Me trouvant
 » toujours au foyer de l'Opéra , je suc-
 » combai encore à la tentation , & je pris
 » une troisième maitresse. Pour mon mal-
 » heur , elle chantait comme un Ange.
 » Si l'autre avait la jambe fine , celle-ci
 » avait les bras parfaits , & je pensais
 » mourir de plaisir quand elle les déployait
 » pour m'embrasser en chantant :

» O toi , le seul objet que mon cœur ait au-
 » monde !

» C'était à la fois une Sirène & une
 » Circé ; elle avait un œil mourant ,
 » une belle peau , une douceur enchan-
 » teresse , & un air d'honnêteté qui aurait
 » trompé Ulysse. Sa mère avait été Dan-
 » seuse ; & Mademoiselle était née dans
 » les coulisses ; & depuis son enfance , elle
 » avait appris à danser & à chanter , à re-
 » cevoir les amis de sa maman & à assister
 » à leurs soupés. Elle avait tout pour elle ,
 » naissance , éducation , exemples , pré-

» ceptes , expérience , & j'étais dans ma
 » vingtième année. Comme elle avait fait
 » des études suivies , elle s'appliquait
 » sérieusement à me ruiner. Le comble
 » de l'art est de cacher l'art même , & elle
 » avait atteint ce dernier degré de per-
 » fection. Toutes ses finessees étaient im-
 » perceptibles , & ce n'est qu'en y réflé-
 » chissant dans ma triste retraite depuis
 » huit mois , que je les ai démêlées. Elle
 » voyait que j'étais défiant , & elle ne me
 » loua jamais. Avais-je l'air de vouloir
 » dire un bon mot , elle n'y applaudissait
 » que par un doux sourire , qui donnait
 » du brillant à son œil , & la faisait paraître
 » à la fois belle & sincère. Tous mes
 » goûts étaient consultés & prévenus.
 » C'était toujours de la gaîté , de l'agré-
 » ment , de la variété ; les Spectacles ,
 » des soupés de filles & de beaux-esprits ,
 » des concerts , du jeu. La mère ne cessait
 » de faire un éloge journalier du mérite
 » de sa fille , ni d'assaisonner son pané-
 » girique des épigrammes les plus san-
 » glantes contre ses sœurs de l'Opéra.
 » Ma Sophie , disait-elle , ne ressemble
 » pas à ces malheureuses que vous voyez ,
 » qui sont toutes des trompeuses , des

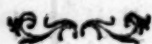
» intéressées , des perfides ; elle est douce
 » & sage , & , Dieu merci , élevée dans
 » les bons principes. — Je suis persuadé
 » qu'elle était sage , car elle avait bien
 » l'esprit du métier , & ne pensait uni-
 » quement qu'à faire fortune. J'avais déjà
 » fait des dettes , je n'osai plus demander
 » de l'argent à mon père , qui se plaignait
 » de ma dépense , & me menaçait de ne
 » m'en plus envoyer. Je dis cela un jour
 » à mon amie. — Qu'est-ce que cela fait ,
 » me repondit - elle ? j'en ai assez pour
 » vous & pour moi ; — & en disant ces
 » mots , elle courut à son secrétaire , & elle
 » en tira une bourse de cent louis , qu'elle
 » me mit entre les mains , en me donnant
 » un baiser. Elle me chanta ensuite ces
 » deux vers :

» Travaillons , travaillons gaîment ,
 » Et l'amour tiendra lieu d'argent.

» Elle mit dans son chant tant d'ex-
 » pression , qu'elle me fit éprouver un
 » sentiment délicieux , & que ces deux
 » vers me parurent renfermer un sens
 » très-raisonnable. En conséquence , je
 » ne pensai plus ni à mon père , ni à mes

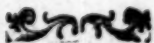
» créanciers. La Provençale me ruinaît ,
 » sans penser à autre chose qu'à ses plaisirs.
 » Je crois l'avoir déjà dit , elle était sans
 » caprices & n'avait qu'une passion déci-
 » dée , c'était l'avarice. Je lui donnais
 » volontiers , parce qu'elle ne demandait
 » jamais rien , mais laissait tout paraître
 » l'effet de ma libéralité. Sa mère , il est
 » vrai , louait beaucoup la générosité ;
 » elle avait même réduit les quatre vertus
 » Cardinales à celle-là seule ; & au com-
 » mencement de l'année , elle me prouva
 » que je devais donner à sa fille une
 » rivière de diamans pour ses étrennes.
 » La proposition me parut forte ; il était
 » question de trente-mille francs. Mi-
 » lord*** , me disait-elle , en avait donné
 » une à sa maitresse , qui lui faisait trois ou
 » quatre infidélités par jour. Certain Baron
 » Allemand que je connaissais , ajouta-
 » t-elle , en avait aussi commandé une pour
 » la sienne , quoique ce fut une créature
 » sans sentimens , mais qui méritait ce-
 » pendant d'être payée par son entrete-
 » neur , attendu qu'il l'excédait d'ennui ;
 » elle finit par me faire sentir qu'il y allait
 » de la gloire de la Russie. Je ne pus me
 » défendre contre ce dernier argument ,

» je donnais le collier , ou plutôt ce fut
 » le marchand qui lui en fit présent ,
 » puisque j'oubliai de le payer. Je con-
 » tinuais à travailler gaîment , selon la
 » maxime de ma tendre amante , quand
 » mon père , ne pouvant plus soutenir
 » mes extravagances , cessa de m'envoyer
 » de l'argent ; & quand il fut avéré que
 » je n'avais plus de ressource , alors le
 » masque tomba , la fille resta , & la Circé
 » devint une Mégère. Après une scène
 » violente , elle me ferma la porte au
 » nez. Pour se débarrasser de moi , elle
 » conseilla au Jouaillier qui avait fourni
 » le collier de diamans , de me faire
 » mettre en prison ; & je viens de sortir
 » du Fort-l'Evêque , où j'ai resté huit
 » mois. Maintenant dépouillé de tout ,
 » comme si j'étais tombé entre les mains
 » des voleurs , ruiné , abîmé , je retourne
 » dans ma patrie , où je ferai pénitence
 » de mes folles prodigalités » .

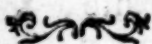


RENDUE trop crédule par l'amour
 qu'elle éprouvait , une jeune fille eut la
 faiblesse d'avoir trop de bonté pour son

amant; il en résulta qu'un témoin indiscret menaça de venir découvrir le mystère. Se repentant alors de sa complaisance & de sa sensibilité, la jeune personne se trouva dans l'embarras le plus cruel. Après avoir répandu bien des larmes & formé plusieurs projets aussi-tôt détruits qu'imaginés, elle se vit dans la dure nécessité de choisir sa mère pour confidente. Cette tendre mère ne s'emporta point en reproches devenus inutiles; elle toucha bien mieux sa fille & lui fit sentir davantage le prix de la vertu, en lui prodiguant de nouveau les plus vives caresses, en se montrant très-sensible à l'état où sa faute l'avait réduit. Cette femme estimable feignit d'être enceinte, & obtint de son mari la permission d'aller passer quelques tems à la campagne, afin d'y faire ses couches plus tranquillement. Elle amena sa fille avec elle, qui devint mère sans être soupçonnée, & eut la satisfaction de voir élever sous ses yeux l'enfant qu'elle mit au monde. Ainsi son honneur fut conservé, grâce à l'innocent stratagème de la meilleure des mères; il lui fut possible, par une bonne conduite, de réparer la faute que trop d'amour lui avait fait commettre.

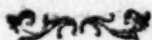


ON a vu à Paris un homme , jadis fort riche , se trouver réduit à mendier , parce qu'il avait vécu plus qu'il ne pensait. Maître de son bien , qui consistait en beaucoup d'argent comptant , il fit en lui-même ce raisonnement singulier : — « J'ai » vingt-cinq ans ; j'en puis vivre encore » cinquante : distribuons donc mon argent » en cinquante parties égales ; j'en serai » plus riche , & je n'aurai point à courir » les risques auxquels je serais exposé si » je le plaçais ». — Il suivit ce plan peu réfléchi ; & lorsqu'il eut atteint sa soixante-seizième année , il se trouva réduit à la mendicité.



DEUX jeunes Demoiselles , de bonne famille , & pensionnaires dans une Abbaye de Paris , après avoir été amies intimes , se brouillèrent en apprenant le Blason , chacune d'elles soutenant que sa maison était plus ancienne que celle de sa compagne. La querelle devint si vive , qu'elles résolurent de se battre en duel. Pour effectuer leur dessein , elles se rendirent dans un endroit écarté du jardin de leur cou-

vent; & s'attaquant avec fureur à coups de couteau , elles se firent des blessures considérables. C'est ainsi qu'elles furent les victimes de la funeste éducation qu'on donne à presque tous les enfans de qualité. On trouva ces deux victimes de l'orgueil étendues sur le champ de bataille, & noyées dans leur sang.

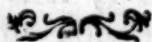


UN jeune homme avait épousé depuis quelques années une Demoiselle qui , par sa figure charmante & son air de douceur , intéressait au premier abord tous ceux qui ne jugeaient d'elle que par cet extérieur aimable & imposant. Un des amis du jeune homme , le rencontrant un jour , le félicita avec enthousiasme sur le bonheur qu'il avait de posséder une femme qui joignait à la beauté la douceur du caractère. Le mari , sans rien répondre , fouille dans sa poche , en tire sa bourse , l'ouvre aux yeux de son ami , qui , ébloui de l'éclat de ce qu'il voyait , s'écrie : « Que vous avez-là de beaux louis d'or ! » — Eh bien , reprit le mari , il en est de ma femme , dont vous venez de me

» faire l'éloge, comme de ces louis :
 » *Tout ce qui reluit n'est pas or.* Vous
 » ne voyez que des jetons de cuivre doré :
 » apprenez à ne plus juger sur l'apparence ;
 » ma femme est d'un caractère & d'une
 » humeur insoutenables ».



UN très-habile Prédicateur s'étant élevé avec beaucoup de force contre les Spectacles, les Dames qui composaient son Auditoire, parurent très-touchées de la force de son éloquence. Le sermon finit sur les cinq heures du soir. Toutes les Dames, après avoir fait le plus grand éloge & du Prédicateur & des belles choses qu'il avait débitées, montèrent en carrosse d'un air édifié ; & lorsque leur laquais demanda, selon l'usage, où il fallait les conduire, la plupart répondirent, à l'Opéra.



ON a vu dans cette Capitale un Procureur extrêmement galant, quoique ce ne soit pas toujours le caractère distinctif des gens de son état. Celui-ci partageait

tageait tous ses soins entre les travaux
 de son étude & le plaisir de voler de
 conquête en conquête. Il n'avait pas
 plutôt quitté son immense robe, qui lui
 donnait malgré lui un air grave & empesé,
 qu'il se transformait en un charmant petit-
 maître, autant toutefois qu'un Procureur
 peut le devenir. Mais comme il était
 doué d'une figure assez agréable, son éton-
 nante métamorphose souffrait moins de
 difficultés. Grace au penchant & à l'ha-
 bitude, ses yeux ne pouvaient tomber
 sur une jolie femme, sans qu'il en devînt
 aussi-tôt éperdûment amoureux; & at-
 tendu qu'il avait plus recours aux pré-
 sents qu'aux soupirs, il trouvait peu de
 cruelles. Mais à peine était-il parvenu à
 se rendre heureux, que sa tendresse chan-
 geait d'objet; content de son triomphe,
 il abandonnait celle à qui il en était rede-
 vable, & ne songeait qu'à séduire une
 autre Beauté. Ainsi, jamais son cœur
 n'était oisif ni tranquille. Les hommes qui
 lui ressemblent ont beaucoup d'analogie
 avec l'avare, sans cesse amassant de l'ar-
 gent, & ne se croyant jamais riche. Il
 était juste que l'humeur trop volage de
 ce galant Procureur fût enfin sévèrement

punie ; & voici comment il reçut une correction si méritée.

Après avoir eu des Demoiselles entretenues & de bonnes Bourgeoises , il daigna s'abaisser à la femme d'un Huissier. C'était une brune très-éveillée , doucement tourmentée de dix-sept ou dix-huit ans , dont l'œil vif , la gaité folle , les manières étourdies , auraient encouragé l'amant le plus timide : jugez donc si notre Procureur crut avoir lieu de s'enhardir. Mais il voulut que la prudence assurât davantage le succès de ses projets amoureux. Le mari de la Belle exerçait la profession d'Huissier , ainsi que je l'ai déjà dit ; & comme heureusement on ne s'enrichit guères à ce métier-là , son père , qui avait blanchi dans ce noble emploi , ne lui avait laissé que le courage nécessaire pour s'y distinguer. Grippin (j'appellerai ainsi le Procureur) l'ayant pour voisin , ne tarda pas à s'apercevoir & du peu d'aisance dont il jouissait , & de la jolie compagne qu'il avait le bonheur de posséder. Il commença par lui faire signifier toutes ses procédures , par le charger de tous ses exploits ; en sorte que l'heureux Huissier se vit bientôt un peu

à son aise. Je pense qu'il est inutile d'observer que le tendre Grippin ne tarda pas à s'introduire chez son protégé, & à devenir l'ami de la maison. Il saisit la première occasion qui se présenta, de découvrir ses sentimens à sa nouvelle maitresse; & je présume qu'il ne la trouva pas long-tems cruelle. L'Amour qui fait quelquefois des miracles, jusqu'à attendrir un Procureur, se plut à montrer que rien ne lui était impossible; il rendit constant l'homme le plus volage; Grippin, pour la première fois de sa vie, continua d'idolâtrer l'amante qui ne lui laissait rien à désirer, & il abandonna au mari & à la femme la jouissance d'une petite maison de campagne, dont il s'était fait adjuger le bail à vil prix; c'était-là qu'il passait des momens enchanteurs, sur-tout en l'absence de l'Huissier.

Grippin se flattait de jouir d'un bonheur inaltérable; mais celui de l'amour ressemble aux autres félicités de la vie: il est détruit lorsqu'on s'y attend le moins. Un misérable Recors troubla cruellement la bonne-fortune du riche Procureur, & lui causa l'affront le plus sensible. Ce digne suppôt des vils satellites qui arrê-

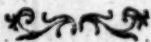
raient autrefois d'une manière outrageante les malheureux Débiteurs , ce membre honteux de l'horrible Chicane , était susceptible d'éprouver les douces impressions de l'amour. Reçu Clerc de l'Huissier , Adonis dans sa maison , il ne put voir avec indifférence la jolie femme près de laquelle il se trouvait chaque jour , & bientôt il s'enhardit à lui déclarer ses feux illicites. Un regard méprisant & une défense formelle d'oser jamais recommencer de pareils propos , sous peine d'être chassé à l'instant , voilà tout ce que lui valut sa témérité. Aussi furieux que désespéré , d'un si mauvais succès , attendu que les femmes , pour l'ordinaire , ne se piquent pas toujours de fidélité envers leurs maris , le Recors se persuada que la Dame avait quelque liaison secrète , & se promit de s'en venger. Il observa avec des yeux jaloux toutes les actions de sa maitresse , & ne tarda pas à s'appercevoir de la préférence qu'avait obtenue l'heureux Grip-pin. Après s'être assuré de la vérité de ses tristes découvertes , après avoir connu que les amans se donnaient de fréquens rendez-vous dans la petite maison de campagne , il résolut de découvrir toute

l'intrigue au mari. Or, il faut savoir que cet époux, dont la façon de penser n'était pas commune, se serait cru déshonoré s'il avait pu soupçonner que sa chère moitié s'écartât des loix de l'honneur : tant de délicatesse est fort étonnante de nos jours ; mais sans doute que cet Huissier ignorait ce qui se passe dans le monde. Regardant comme le dernier des outrages, une chose qui, selon plusieurs personnes, n'est qu'une pure bagatelle, notre Huissier forma le projet de surprendre le couple amoureux, & de venger son front sur le dos du Procureur, de manière à lui ôter l'envie de faire désormais des incursions sur les terres de l'Himen. Il feignit d'avoir un voyage à faire de quelques jours, & courut se poster dans la chambre d'un cabaret, dont les fenêtres donnaient sur sa maison de campagne ; là il fit venir cinq ou six payfans vigoureux, leur promit de les bien récompenser, s'ils voulaient faire le guet la nuit dans son jardin, armés d'un bon bâton, & roffer d'importance, & mettre ensuite entre les mains de la Justice un voleur qui se proposait de lui enlever ce qu'il avait de plus précieux. A l'entrée

de la nuit , il vit arriver sa femme accompagnée du tendre Grippin , & ne put douter qu'on ne lui eut fait un rapport fidèle. Tandis que la perfide soupait gaîment avec le Procureur , son véritable mari ouvrit doucement la porte du jardin , dont il avait une clef , & y plaça ses gens , qui avaient à leur tête le Recors , trop excité par l'amour & par la vengeance , pour ne pas être charmé de jouer un rôle dans une pièce dont il avait préparé le dénouement. Vers les onze heures , l'Huissier s'aperçut qu'il n'y avait plus de lumières chez lui ; il en conclut qu'il était tems de punir le couple amoureux. Alors il courut à la porte de devant , se mit à frapper en maître , & comme un homme qui allait la jeter à bas , si on ne lui ouvrait au plutôt. L'épouse , effrayée du bruit qu'il faisait , & du danger qui menaçait son galant , n'eut rien de plus pressé que de le faire évader par la porte du jardin , dont elle lui donna la clef. Un peu rassurée , elle ouvrit à l'importun jaloux , qui , paraissant très-fatigué , se hâta de se mettre au lit , afin d'être moins soupçonné d'être l'auteur du châtiment qui allait commen-

cer. Il ne tarda pas long-tems à jouir du plaisir de la vengeance. Le pauvre Grippin, qui croyait s'échapper, tomba de Charibde en Sylla; il fut reconnu à la blancheur de sa chemise, car il était presque nud; soudain le Clerc & les payfans firent tomber sur lui une si furieuse grêle de coups de bâton, que, quelque intérêt qu'il eût à garder l'*incognito*, il ne put s'empêcher de crier de toutes ses forces & d'appeller du secours. A ces cris redoublés, la femme de l'Huissier, croyant qu'on égorgeait le malheureux Procureur, ne put s'empêcher de réveiller son mari, qui feignait de dormir: — « Quoi ! lui dit-elle, vous » dormez tranquillement, & l'on assassine » chez vous Monsieur Grippin. — Vous » rêvez, sans doute, reprit l'époux en » bâillant; mais ne troublez point davantage mon repos : la fatigue du voyage » est cause que le sommeil m'accable ». Cependant les cris & la bastonnade continuaient toujours; chaque coup dont on régala le Procureur, était autant de coup de poignard qui perçait le cœur de son amante, d'ailleurs, nullement tranquille sur son propre compte. Elle presse enfi-

l'Huissier de se lever , & d'aller sauver la vie à Monsieur Grippin , lui avouant qu'elle est sûre que c'est lui-même. — « Cela est impossible , insiste le mari » enchanté ; cet estimable Procureur est » trop honnête pour venir chez moi » quand je n'y suis point ». — Cependant il cède aux instances de sa femme , & va au jardin pour découvrir , dit-il , la cause de tout le bruit. Mais il n'y rencontra personne ; les paysans , après avoir presque assommé Grippin , l'avaient garroté & traîné à Paris chez un Commissaire , comme s'il avait été un voleur. L'Officier de Police , ne pouvant comprendre comment un Procureur se trouvait en chemise à heure indue dans un jardin , & ne sachant que penser du rapport de ceux qui l'avaient arrêté , crut devoir le faire mettre en prison. Maître Grippin n'obtint sa liberté qu'au bout de quelques jours : honteux de son aventure , il jura de renoncer aux bonnes-fortunes ; & l'on prétend qu'il a tenu parole.



UN Prince Allemand entretenait avec le plus grand faste une des plus jolies filles de cette Capitale , & se fesoit une gloire de satisfaire tous les caprices de la Belle. La conversation étant un jour tombée sur les plaisirs que l'on goûte en Allemagne , le Prince vanta beaucoup celui des courses qu'on y fait en traîneau sur la neige. La jeune personne, enchantée de tout ce qu'elle lui entendait dire , témoigna quelque envie de prendre ce divertissement. Le Prince l'assura aussi-tôt , qu'il le lui procurerait dans quelques jours. Mais une telle promesse ne parut à la Demoiselle qu'un pur badinage , car on était alors dans la Canicule , & l'on ne voit point de neige à Paris dans cette saison. Cependant le Prince Allemand était bien décidé à tenir sa parole. Huit jours après l'avoir donnée , il mena sa maitresse avec plusieurs de ses amies , au village de Passy , où il avait loué une fort belle maison de campagne. — Après une magnifique collation , il demanda à la jeune personne si elle desirait faire la course en traîneau , qu'il lui avait promise. Elle répondit en riant qu'elle le

voulait bien; alors il la conduisit, avec toute la compagnie, dans un jardin assez spacieux, dont il avait fait sabler toutes les allées, d'environ un demi-pied de sucre blanc en poudre, sur lequel il fit, avec sa maitresse & tous les conviés, la course dont elle lui avait témoigné vouloir prendre le plaisir.

Fin de la seconde Partie.

*On trouve du même Auteur, chez la
Veuve DUCHESNE, les Mille & une
Folies, 4 vol. in-12, reliés 12 liv.*

**Livres nouveaux, ou nouvellement réimprimés, chez
la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-
Jacques, à Paris.**

liv. li

LES Contemporaines, ou Aventures des
plus jolies Femmes de l'âge présent, 8 vol.
ornés de 56 jolies gravures, broché . . . 13

Les tomes 9, 10, 11, 12, paraîtront en
Janvier ;

Ils seront ornés du même nombre de gravures, ainsi que les tomes 13, 14, 15, 16 & dernier qui paroîtront en Mars 1781. Il y aura en tout dans cet Ouvrage 108 figures très-soignées.

La Malédiction paternelle, Lettres sinceres & véritables, 3 vol. fig. . . . 6

Œuvres posthumes de M. l'Abbé de Lattaignant, 1 vol. . . . 3

Poésies de M. le Chevalier de Parny, seconde Edition, in-8°. . . . 3

Lettres choisies de M. de Voiture, 1 vol. . . 2 10

Le petit Chanfonnier françois, ou Choix des meilleures Chanfons sur des airs connus, 2 vol. petit in-8°. très-jolie Edition, broch. . 6

Le même ; relié en écaille, 3 filets. . . 8

On vend les tomes premier & second séparément, brochés & reliés.

Nouvelles Observations sur l'Angleterre, par M. l'Abbé Coyer, broch. . . . 2 10

Le Militaire Chrétien, ou Extrait des Sermons de M. l'Abbé de Maugré. . . . 1 16

Guide (le) de Flandres & de Hollande, avec la Carte, relié. . . . 1 3

Manuel de l'Etranger qui voyage en Italie, avec 8 Cartes itinéraires. . . . 3

Fables de la Fontaine, mises en Chanfons par M. Nau, 1 vol. rel. doré sur tr. . . . 2 8

Pieces échappées aux seize premiers Almanachs des Muses, 1 vol. . . . 1 16

	liv. f.
Le même , papier d'Hollande.	4 10
Rousseau, Juge de J. J. brochure in-8°. im- primé d'après son manuscrit.	1 16
La Vie de mon Pere , par l'Auteur du Payſan perverti , 2 vol. fig.	3 12
Le Nouvel Abeillard , ou Lettres de deux Amans qui ne ſe ſont jamais vus , 4 vol. in-12. avec 10 fig. brochés.	10
Voyages dans l'Amérique ſeptentrionale , par M. le Chevalier Boſſu , 1 vol in-8°, figu- res, broché.	4
La France Littéraire , 3 vol. in-8°. reliés.	15
Le tome 3 ſéparément.	6
Nouvelles de Michel de Cervantes , 2 vol. in-8°. grand papier , avec 12 fig. reliés en écaille, dorés ſur tr.	24
Nouvelle Bibliotheque de Campagne , com- poſée de différens Romans , 24 vol. in-12 très-forts, reliés.	72
Hiſtoire de Dom Quichotte , nouvelle Edi- tion , 4 vol. in-12. fig. reliés.	12
Gilblas , par M. le Sage. 4 vol. reliés.	10
Œuvres complètes de M. de S. Foix , 6 vol. in-8°. reliés en écaille , filers.	42
Le même , papier d'Hollande.	84
Œuvres complètes de M. de Belloy , 6 vol. in-8°. avec ſon Portrait.	33
Œuvres de M. de la Harpe , de l'Académie Françoïſe , 6 vol. in-8°.	30
Œuvres de Moliere , 6 vol. in-8°. fig. reliés en écaille & dorés ſur tr.	65
Eſſais hiſtoriques ſur Paris , par de S. Foix , 7 vol. in-12 , reliés.	18
On complete toutes les Editions depuis celle en 3 volumes.	
Vie de Marianne , par M. de Marivaux , 3 vol. reliés.	9
Les Paſſions , ou la Peinture du cœur humain , 1 vol. broch.	1 16
On trouve auſſi la Collection complete de tous les Théâtres , & toutes les Pièces ſéparées.	

